

**Cahiers**  
**Ferdinand de Saussure**

**17**

1960  
Librairie E. Droz  
Genève

**CAHIERS FERDINAND DE SAUSSURE**

**Revue de linguistique générale**

*Comité de rédaction*

**ANDRÉ BURGER**

**HENRI FREI**

**ROBERT GODEL**

**EDMOND SOLLBERGER**

**Rédaction et administration:**

**c/o Librairie E. Droz**

**8, rue Verdaine, Genève**

# **Cahiers**

# **Ferdinand de Saussure**

**17**

1960  
Librairie E. Droz  
Genève

## DOCUMENTS

### 1

#### INVENTAIRE DES MANUSCRITS DE F. DE SAUSSURE REMIS A LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE ET UNIVERSITAIRE DE GENÈVE

Dans le courant de 1958, la bibliothèque a reçu en don de MM. Raymond et Jacques de Saussure deux caisses de manuscrits nouvellement retrouvés. Ces manuscrits, tous de la main de F. de Saussure (sauf quelques lettres de correspondants), ont été classés dans des cartons avec ceux qui se trouvaient déjà à la bibliothèque, et dont j'avais fait l'inventaire dans mes *Sources manuscrites du Cours de linguistique générale* (SM), Genève 1957, p. 13-15. L'ensemble figure maintenant au Catalogue des manuscrits, vol. XI p. 236-240, sous les cotes Ms fr 3951-3969<sup>1</sup>. Le classement des cahiers ne présentait aucune difficulté; en revanche, il a fallu trier et classer sommairement par ordre de matières une quantité de notes sur feuilles volantes de divers formats, entassées en vrac dans l'une des caisses. Les éditeurs du CLG ont vu ces notes, dont certaines portent encore, au haut de la page, à gauche, une brève indication au crayon de l'écriture de Bally; mais, découragés peut-être de ne trouver là que des fragments rebelles à tout classement chronologique, ils ont dû renoncer à poursuivre le triage, et n'ont utilisé dans leur livre que les extraits dont Sechehaye avait fait une copie<sup>2</sup>.

L'inventaire qu'on donne ici des manuscrits de Saussure vise à signaler surtout les notes inédites concernant la linguistique générale. On donne donc le détail du contenu du carton No. 3951; pour les autres, on se bornera à des indications d'autant plus sommaires

---

<sup>1</sup> A la suite, cahiers d'étudiants: H. Duchosal, L. Gautier, M<sup>me</sup> Laufer-Gautier (Ms fr 3970); E. Constantin (Ms fr 3971).

<sup>2</sup> Voir CFS 12 (1954) p. 49-71; cf. SM p. 37.

que la matière des notes s'éloigne davantage de la linguistique. Le titre d'*Anagrammes* (ou *hypogrammes*) réclame toutefois une explication. A l'époque où il s'occupait de mythologie germanique, Saussure s'est aussi passionné pour des recherches singulières<sup>3</sup>. En particulier, il était arrivé à la conviction que, dans les œuvres littéraires de l'antiquité grecque et latine, certaines répétitions, exactes ou approximatives, de lettres ou de syllabes dans un même passage étaient voulues, et qu'en découvrant et en interprétant par une méthode rigoureuse ces retours et ces correspondances, on devait trouver chaque fois un mot-clé — en général un nom propre — disloqué (d'où *anagrammes*) ou inscrit, en quelque sorte, en filigrane, sous le texte du poète ou du prosateur (d'où *hypogrammes*). Pour démontrer la justesse de son idée, il a dépouillé patiemment une masse considérable de textes grecs et latins — jusqu'à des vers latins d'humanistes. Les cahiers et les tableaux où il a consigné les résultats de cette longue et stérile enquête forment la partie la plus considérable des manuscrits qu'il a laissés.

#### INVENTAIRE

##### Ms fr 3951 NOTES SUR LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE.

Les notes retrouvées en 1958 sont classées avec celles dont j'ai donné l'analyse (SM p. 35-53), mais elles sont signalées ici par des astérisques. La numérotation des dossiers est restée la même de 1 à 21; il a fallu faire un dossier nouveau (22) pour des notes qui semblent se rapporter au cours II, et attribuer un nouveau numéro (23) à celles du cours III.]

- 1.1-3 *Trois premières conférences à l'Université (novembre 1891). (30+13+21 pages.)*
- \*4 Note sur l'histoire des langues; critique de l'expression: grammaire comparée. (Dans une petite enveloppe portant la suscription: *Genève, « Cours ».*)
- 2 Critique de l'expression: grammaire comparée.
- 3 Littérature, philologie, linguistique. (3 pp.)

<sup>3</sup> Cf. SM p. 29, en haut.

- 
- 4 Le fait phonétique suppose deux époques.
- 5-5a Phonologie (est étrangère à la linguistique).
- 6 Caractères du langage.
- 7 *Morphologie.*  
(22+10 pp.)
- 8 Critique des divisions en usage dans les grammaires  
« scientifiques ».
- 9.1-2 Notes pour un livre sur la linguistique générale.  
(11+5 pp.)
- 10 Notes pour un article sur Whitney.  
(1 cahier.)
- 11-12 Notes pour un livre sur la linguistique générale.  
(2 cahiers.)
- 13-13a Sur les difficultés de la terminologie.
- 14 *De l'articulation.*
- 14a *Implosion + imlosion.*
- \*14b Théorie de la syllabe (1897?).  
(1 cahier. Sur les premières pages, brouillon d'une  
lettre adressée probablement à L. Duvau.)
- \*14c Notes de phonologie: apertures; théorie de la syllabe.  
(20 pp. env.)
- 15.1-4 Notes « item ».
- \*15.5-19 Notes « item ».  
[Très intéressantes pour la pensée et la terminologie.  
Saussure reconnaît notamment et désigne par le mot:  
*onymique* le cas où il y aurait à considérer dans la na-  
ture du signe (*sème*), en plus de la relation interne  
(signifiant-signifié, selon la terminologie du 3<sup>me</sup> cours),  
un rapport du signe avec un objet extérieur assez  
nettement défini.]
- 16 Quelle sorte d'entités a-t-on devant soi en linguistique?
- 17 Le langage, objet *non classé*.
- 18 *Anatomie et physiologie (sôme et sème).*

- [Ces termes, ainsi que d'autres de même famille (*aposeme*, *paraseme*, etc.), se retrouvent dans la nouvelle série des Notes « item ».]
- 19      *Aphorismes.*
- 20      Notes pour le cours I (1907) ?
- 21      Notes sur le livre d'Alb. Sechehaye (*Programme et méthodes de la linguistique théorique*, 1908).  
(7 pp.)
- 22.1-3    Notes pour le cours II (1908-1909) ?
1. Dualités dans le langage. [Cf. II 50] <sup>4</sup>.
  2. Copie et commentaire d'un extrait de Whitney (*Oriental and Linguistic Studies I*, New-York 1873 p. 200).
  3. Les langues celtiques. [Cf. II 90.]
- 23      Notes pour le cours III (1910-1911).
- \*1. Divisions du cours. [Cf. III 96.]  
(1 p.)
  2. Diversité géographique. [Cf. III 97-99.]  
(23 pp.)
  3. Analyse de la chaîne acoustique. [Cf. III 104 §1.]  
(2 pp.)
  4. Nomenclature. [Cf. III 114.]  
(1 p.)
  5. Arbitraire absolu et arbitraire relatif. [Cf. III 121-122.]  
(6 pp.)
  - \*6. Nécessité de l'altération des signes. [Cf. III 128 al. 2.] *Ch. IV. La linguistique statique et la linguistique historique.* (En marge:) *Dualité de la linguistique.* [Cf. III 130]. Résumé. [Cf. III 129.]  
[Cahier bleu, pp. 1-10. La dernière page du cahier porte une note sur gr. *σμελρων*.]

<sup>4</sup> Les chiffres gras renvoient à mon analyse des trois cours de linguistique générale (SM p. 53-92).

7. La valeur linguistique. [Cf. III 151.]  
(2 pp.)
- 24 Notes diverses. Deux fragments non classables.
- \*24a Sémiologie, *signologie*; caractère différentiel des entités linguistiques.  
(9 pp.) [Notes à rapprocher de 11-12; 15.]
- \*24b L'événement et l'état. L'analogie.  
(2 pp.)
- \*24c Familles de langues et changements phonétiques.  
(3 pp.)
- \*24d Préfixes ou prépositions?  
(3 pp.)
- \*24e Alternances.  
(1 p.)
- \*24f Rapport (?) sur la création d'une chaire de stylistique.  
(3 pp.)

## Ms fr 3952 LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

- 1 Notes diverses: racines disyllabiques; got. de Crimée *ita* « un »; germanique; lituanien; grec (en particulier: ἀπάλαμνος, rapproché de ἀλάομι<sup>5</sup>; Μηδος; ὀτρύνω); scr. *pārṣṇiṣ*; lat. *ferundus*<sup>6</sup>.
- 1a Datifs pl. en — οῖς, — ηῖς chez Homère.  
[Dépouillements et notes pour un article destiné aux *MSL*.]
- 2 Grammaire comparée du grec et du latin: phonétique latine; morphologie historique.
- 3 Étymologie: lat. *mancus*; *oboedio*; *uulnus*; *exercitus*; *indutiæ*; *abolere*; *enim*; *mirari*; *avilla*; *fenum*;

<sup>5</sup> Saussure a exposé cette étymologie (ἀπ-ἀλα-μνος « celui qui s'est égaré ») dans un entretien du 26 novembre 1910 avec M. L. Gautier, qui m'a communiqué ses notes.

<sup>6</sup> Cf. L. Havet, *MSL* VI (1889) p. 232; Saussure, Rec. p. 601.

*dumtaxat*. [On y a joint l'article ébauché sur *uitricus* (SM p. 15, en haut).]

Gr. σκείρων; ῥομφεύς; πεδά - μετά. Sur les diphtongues longues.

Scr. *doṣavastar*.

Germ. *-d-* intervocalique > *-r-*?

*Le nom de nombre* 𐌺𐌿.

[Cf. Rec. p. 435-439. Cette note devra être jointe à celles du carton No. 3955.]

- 4 Cahier cartonné épais. Au début et à la fin, notes sur des *noms thraces*; à l'intérieur, 7 pages très raturées sur l'*accentuation grecque*.

**Ms fr 3953 ACCENTUATION LITUANIENNE.**

[La grande masse de ces notes semble faite de brouillons de l'article publié dans *MSL VIII* 1894 p. 425-446 (= Rec. p. 490-512). On a mis dans une chemise séparée un cahier daté 1894 et un assez grand nombre de feuilles volantes, où Saussure a noté surtout des considérations théoriques sur l'accent et la langue (différences, termes, entités). Quelques passages font supposer qu'il avait songé à mettre en tête de la seconde partie de son article un exposé général sur l'accent. Ces notes mériteraient l'attention d'un spécialiste.]

**Ms fr 3954 NOTES DIVERSES.**

- 1 Exercices de sanscrit.
- 2 Métrique homérique.
- 3 Sur l'inscription romaine de Pierre-Pertuis.

**Ms fr 3955 NOTES ET BROUILLONS D'ARTICLES PUBLIÉS <sup>7</sup>.**

- 1 Kritik der Sonantentheorie (Rec. p. 539-541).
- 2 Inscriptions phrygiennes (ib. p. 542-575).

<sup>7</sup> Cf. SM p. 15 n. 8.

- 3 Article des *Mél. Nicole* (ib. p. 576-584).  
» » *Mél. L. Havet* (ib. p. 585-594).  
» *Alamans* (Dictionnaire historique, géographique et statistique du Canton de Vaud I p. 54-56).

Ms fr 3956 NOMS DE LIEUX ET PATOIS ROMANDS.

Ms fr 3957 DIVERS.

- 1 Cahier de souvenirs (texte publié ci-après).  
2 Brouillons de lettres de F. de Saussure.  
3 Lettres adressées à Saussure.  
4-5 Notes concernant le Prix Hentsch et le X<sup>e</sup> Congrès des orientalistes (Genève, 1894).  
6 Documents Ch. Bally.

Ms fr  
3958-3959 NIBELUNGEN.  
(18 cahiers; dossier de notes.)

Ms fr  
3960-3961 MÉTRIQUE VÉDIQUE.  
(26 cahiers.)

Ms fr  
3962 VERS SATURNIEN.  
(20 cahiers.)

Ms fr  
3963-3969 ANAGRAMMES (OU HYPOGRAMMES).  
(99 cahiers; dossier de tableaux sur grandes feuilles.)

R. G.

SOUVENIRS DE F. DE SAUSSURE CONCERNANT SA JEUNESSE  
ET SES ÉTUDES

(Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Ms fr 3957/1)

*Au début de sa notice sur Saussure*<sup>1</sup>, W. Streitberg indique, dans une note, qu'il a reçu de M<sup>me</sup> de Saussure quelques pages contenant des remarques sur l'élaboration et le plan du Mémoire, consignées à son intention en 1903, mais malheureusement très fragmentaires. Le texte que nous publions ici date de la même année; il présente des lacunes; il devait être remis à Streitberg, et c'est une lettre de ce savant qui a déterminé Saussure à noter ces souvenirs. S'agit-il du même document? Certainement non. Streitberg a trouvé, dans les pages qu'il a eues sous les yeux, une analyse très originale du Mémoire, qu'il expose dans sa notice (p. 206-207) en se référant explicitement aux notes rédigées pour lui par Saussure<sup>2</sup>. Le cahier de souvenirs ne contient rien de tel.

Il n'est même pas probable que Streitberg en ait jamais pris connaissance. Un seul passage de sa notice pourrait provenir de cette source: celui où il écrit, à propos de la venue de Saussure à Leipzig, qu'il y fut amené par une circonstance fortuite, et que la présence, dans cette ville, de quelques amis de jeunesse décida de son choix (p. 204, al. 3). Saussure, dans ses souvenirs, s'exprime un peu différemment: ce sont ses parents qui avaient des raisons pour préférer Leipzig à toute autre ville universitaire. Streitberg écrit ailleurs (p. 205, al. 3) qu'en 1903, sur une question de sa part, Saussure lui avait expressément affirmé que, contrairement à ce que supposait

<sup>1</sup> *Idg. Jb.* II 1915, p. 203-213.

<sup>2</sup> Ich habe mich bei dieser Angabe der Grundgedanken des Mémoire so eng als möglich an die Fassung angeschlossen, die de Saussure im Jahre 1903 für mich niederschrieb (p. 207).

*Osthoff, les observations sur la distribution de k et c en indo-iranien qui terminent l'Essai d'une distinction des différents a indo-européens*<sup>3</sup> ne doivent rien à Verner. Donc, à l'époque, Streitberg tenait de Saussure lui-même certaines informations non contenues dans les remarques sur le Mémoire qui lui furent communiquées plus tard par M<sup>me</sup> de Saussure. Il a pu de même être informé des circonstances dans lesquelles Saussure était venu poursuivre ses études à Leipzig, sans avoir lu ce qu'en dit le cahier de souvenirs.

Aussi bien, dans ces souvenirs, tout n'est pas inédit. Il est arrivé plus d'une fois à Saussure de raconter, dans un entretien privé, comment il avait, au cours de l'année scolaire 1872-1873, découvert avant Brugmann la nasale sonante. Il en a parlé à Meillet<sup>4</sup>; et dans sa leçon d'ouverture Bally cite la note rédigée par M. L. Gautier à la suite d'un entretien où Saussure lui avait relaté sa découverte, et sa surprise d'apprendre, trois ans plus tard, l'effet sensationnel de l'article de Brugmann révélant au monde linguistique un fait que lui-même croyait déjà notoire<sup>5</sup>.

Bally parle aussi<sup>6</sup> de l'Essai sur les langues<sup>7</sup> que Saussure avait composé, dit-il, à l'âge de dix-sept ans. D'après les Souvenirs, l'essai daterait de 1872 : l'auteur n'avait donc que quinze ans. Mais ce qu'en dit Bally montre qu'il en a eu le texte même sous les yeux (il en cite un passage), tandis que Saussure ne s'en rapporte qu'à sa mémoire. L'essai, retrouvé plus tard dans ses papiers, s'y trouvait enfoui depuis longtemps en 1903, et il ne s'est sans doute pas mis en peine de le chercher. D'ailleurs, le manuscrit a disparu depuis, et personne, après Bally, ne paraît l'avoir vu.

La déception qu'éprouva Saussure à l'occasion de la nasale sonante a été profonde : vingt-cinq ans après la publication du Mémoire, en 1903, il se rappelle avec quelle sorte de déchirement il dut se résoudre à faire hommage de cette découverte à Brugmann et à Osthoff<sup>8</sup>; et

<sup>3</sup> *MSL III*, p. 369-370 (§V) (= *Rec.* p. 388-390).

<sup>4</sup> A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale II*, Paris 1936, p. 175 (= *BSL XVIII*, p. clxvj). Meillet écrit : au gymnase ; en réalité, il s'agit du Collège de Genève (Souvenirs, p. 7).

<sup>5</sup> Ch. Bally, *Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques*, Genève (s.d.), p. 7 (= *Le Langage et la Vie*, 3<sup>e</sup> éd., Genève, 1952, p. 147).

<sup>6</sup> *Ib.*, p. 8 (= p. 148).

<sup>7</sup> Ce titre dans Souvenirs, p. 10 (cf. p. 6 : *Système général du langage*).

<sup>8</sup> Souvenirs, p. 17.

plus tard encore, en 1910, il dit à M. L. Gautier : « Durant tout le temps que je travaillai à mon mémoire, je ne pus me défendre contre un sentiment de regret. » Cette déception ne fut pas la seule. La découverte capitale que fit connaître le Mémoire, celle du phonème indo-européen A (noté par la suite  $\Theta$ ), qui n'avait pas encore été identifié, et dont Saussure démontrait le rôle exactement comparable à celui des sonantes r, l, n, etc., cette découverte, dès 1881, se heurta aux critiques catégoriques d'Osthoff<sup>9</sup>. L'opposition fut si violente, que, « découragés, Herm. Möller et Ferd. de Saussure se demandèrent l'un et l'autre s'ils ne tourneraient pas le dos à la linguistique pour s'adonner à la critique de l'épopée germanique [...] »<sup>10</sup>. De la part de Möller, ce découragement est explicitement confirmé : vers 1890, avec d'autres linguistes, dont son ami Karl Verner, il songea sérieusement à abandonner la linguistique ; mais quelques années plus tard, il se remit au sémitique, espérant « dépanner » la grammaire comparée des langues indo-européennes en reprenant la comparaison avec l'autre famille<sup>11</sup>. En ce qui concerne Saussure, l'assertion de Cuny n'a pas pu être vérifiée jusqu'ici : on ne saurait dire précisément à partir de quelle date il s'est plongé dans l'étude des légendes germaniques — des *Nibelungen* en particulier<sup>12</sup> ; et c'est pour les années 1893-1894 seulement qu'on a des témoignages de sa lassitude et de son dégoût de la linguistique<sup>13</sup>, que d'ailleurs il motive par la difficulté des problèmes généraux, et non par les critiques dont son Mémoire a été l'objet. Les Souvenirs, qui ne vont pas au-delà du séjour à Leipzig (1876-1878), ne jettent malheureusement aucune lumière sur les années qui semblent avoir été, pour lui comme pour Herm. Möller, des années si critiques.

R. G.

<sup>9</sup> *Morphologische Untersuchungen*, II (1879) p. 125-126, et surtout IV (1881) p. 215 n. 1, 279, 331, 346-348. Osthoff associe souvent à Saussure Herm. Möller, qui adhérait à la doctrine du *Mémoire*.

<sup>10</sup> Alb. Cuny, (*Chamito-*) *sémitique et indo-européen*, Mél. Ginneken, 1937, p. 142.

<sup>11</sup> Herm. Möller, *Semitisch und Indogermanisch*, I. Teil: Konsonanten, Kopenhagen, 1906, Vorwort, p. VIII-IX (citation communiquée par M. H. Frei).

<sup>12</sup> Cf. R. Godel, *Les sources manuscrites du CLG*, Genève, Libr. Droz 1957, p. 28.

<sup>13</sup> *Ib.*, p. 31-32.

(p. 1) L'université de Leipzig a été le principal centre, pendant les années 1876 et 1877, d'un mouvement scientifique qui eut d'heureuses conséquences pour la linguistique indo-européenne. Ce mouvement partit à la fois des germanistes, des slavistes et des linguistes « comparateurs ».

Son résultat fut de changer à peu près du tout au tout la face de la Grammaire comparée indo-européenne, non seulement au point de vue des méthodes, mais encore plus immédiatement ou plus rapidement, dans l'affirmation d'une série de *faits* que cette discipline avait méconnus, en se faisant jusqu'alors une fausse idée de l'état phonétique de l'idiome originaire qui est à la base de <son> étude.

Comme un des livres qui datent de cette période est celui que j'ai signé en l'intitulant *Mémoire sur le système primitif des voyelles indo-européennes*, comme ce livre est imprimé à Leipzig, et que d'autre part je fus étudiant de l'Université de Leipzig depuis octobre 1876 jusqu'à juillet ( )<sup>1</sup>; il n'est personne qui, en jugeant ce livre, ne doive très légitimement et très naturellement supposer qu'il est un des fruits, bons ou mauvais, directement sortis du terroir leipzigois de 1876- (p. 2) 77.

Si ce jugement est celui ( ) on verra en lisant ce manuscrit qu'il se trouve à une grande distance de la vérité; mais l'idée de réfuter cette erreur, même dans un commentaire privé, ne me serait jamais venue malgré cela. D'abord j'ai en sainte horreur ce genre des retours personnels sur ce qui est acquis à la science et n'a besoin d'aucun nom; ensuite il va sans dire que j'étais et reste aussi éloigné que possible de ne pas éprouver un sentiment de réelle gratitude pour ( ).

(p. 3) En y réfléchissant, j'ai trouvé qu'il n'y avait point à leur en vouloir, puisqu'en effet les circonstances étaient telles que la

---

<sup>1</sup> Date laissée en blanc. Sans doute 1878, puisque dès le début du semestre d'hiver suivant (1878-1879) Saussure était à Berlin.

conclusion semblait naturelle. Mais en y réfléchissant une seconde fois, je me suis dit que *si la conclusion était si naturelle que cela*, il pourrait arriver fort bien, avec le temps, et quand il n'y aurait plus de contradiction possible, qu'un danger surgît de mon silence même. On pouvait se permettre peut-être une dénaturation complète de mon ( ) et — il faut tout prévoir —, allant au-delà des questions de priorité qui me sont indifférentes, poser peut-être la question de plagiat ou de délicatesse douteuse sur le tien et le mien ( ).

C'est pour ce cas éventuel que, à la suite d'une lettre de M. le Professeur Str<eitberg> (février 1903), qui fut pour moi l'origine de ces réflexions, j'ai demandé à M. Streitberg lui-même de vouloir bien être dépositaire de ce manuscrit de souvenirs personnels, provisoirement.

(p. 4) Je le dépose avec entière confiance entre les mains de cet aimable et respecté confrère ( )<sup>2</sup>.

(p. 5) Le vénérable Adolphe Pictet, l'auteur des *Origines Indo-européennes*, était le voisin de campagne de ma famille, pendant une partie de l'année, lorsque j'avais l'âge de douze ou treize ans. Je le rencontrais souvent dans sa propriété de Malagny près de Versoix, et quoique je n'osasse pas beaucoup interroger l'excellent vieillard, je nourrissais à son insu une admiration aussi profonde qu'enfantine pour son livre, dont j'avais sérieusement<sup>3</sup> étudié quelques chapitres. L'idée qu'on pouvait, à l'aide d'une ou deux syllabes sanscrites, — car telle était l'idée même du livre et de toute la linguistique de cette époque — retrouver la vie des peuples disparus m'enflammait d'un enthousiasme sans pareil en sa naïveté; et je n'ai pas de souvenirs plus exquis ou plus vrais de jouissance linguistique que ceux qui me viennent encore aujourd'hui par bouffées de cette lecture d'enfance.

Il est vrai de dire que je trouvais en même temps un autre aliment à mes goûts linguistiques par la bibliothèque de mon grand-père maternel, le Cte. Alex. ( )<sup>4</sup>, et aussi par ses conversations, car il était un amateur éminent de recherches ethnologiques et

<sup>2</sup> Suit un début de phrase biffé.

<sup>3</sup> Lecture douteuse.

<sup>4</sup> Alexandre-Joseph de Pourtalès (le nom a été laissé en blanc).

étymologiques — sans méthode, mais plein d'idées — comme pour son autre passion, la construction de yachts sur un principe mathématique: il n'a jamais trouvé le principe avec les yachts qu'il a lancés sur le Léman pour son amusement, mais l'idée n'était pas émise encore de construire un bateau sur le raisonnement. Ainsi c'était un esprit juste par la direction des recherches.

(p. 6) La marotte linguistique me travaillait évidemment dès cette époque, car je n'eus pas plus tôt appris quelques rudiments de grec à l'école, que je me sentis mûr pour esquisser un *système général du langage*, destiné à Adolphe Pictet. Cet enfantillage, autant que je me le rappelle, consistait à prouver que tout se ramène, dans toutes les langues possibles, à des radicaux constitués immédiatement par 3 consonnes (plus anciennement même par 2 consonnes), si l'on considérait comme identiques *p, b, f, v*, ou *k, h, g, ch* ou *t, d, th*. Ainsi R-K était, je crois, signe universel de prépotence ou de puissance violente: *rex, regis*; ῥήγνυμι; *Rache, rügen*, etc.; P-N-K, signe d'étranglement ou de fumée: πνίγω, *Funke, pango, pungo*, etc.!

L'excellent savant eut la particulière bonté de me faire une réponse écrite, où il me disait entre autres: Mon jeune ami, je vois que vous avez pris le taureau par les cornes..., et il me distribuait ensuite de bonnes paroles qui furent efficaces pour me calmer définitivement sur tout système universel du langage.

Dès ce moment (1872), j'étais très prêt à recevoir une autre doctrine, si j'en avais trouvé une, mais en fait j'oubliai la linguistique pendant deux ans, assez dégoûté de mon essai manqué.

(p. 7)

<2><sup>5</sup>

Dès l'automne 1872, j'entrai, je ne sais pourquoi, au Collège de Genève, pour y perdre une année aussi complètement qu'il est possible de la perdre. Le prétexte fut que j'étais trop jeune, à quatorze ans et demi, malgré de bons certificats d'examen, pour passer de l'école privée dans le Gymnase de Genève, et comme quelques-uns de mes camarades étaient dans le même cas que moi, nous fîmes ensemble, par le commun décret des parents, une année de *Collège public*, préparatoire au *Gymnase public*, et remarquablement inutile pour chacun de nous.

<sup>5</sup> Dans le manuscrit: 3.

Il m'arriva cependant, pendant cette année, de découvrir une chose que le hasard n'aurait peut-être pas mise sous mes yeux ailleurs. Nous lûmes, pendant le premier semestre ou le second — je ne me souviens pas de l'époque de l'année — un texte d'Hérodote. Ce texte d'Hérodote contenait la forme  $\tau\epsilon\tau\acute{\alpha}\chi\chi\tau\alpha\iota$ . La forme  $\tau\epsilon\tau\acute{\alpha}\chi\chi\tau\alpha\iota$  était pour moi complètement nouvelle. J'avais appris à l'école de M. Martine:  $\tau\epsilon\tau\alpha\chi\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\iota$   $\epsilon\iota\sigma\acute{\iota}$  selon la grammaire Haas qui régnait souverainement à cette école, n'admettant que les formes attiques. A l'instant où je vis la forme  $\tau\epsilon\tau\acute{\alpha}\chi\chi\tau\alpha\iota$ , mon attention, extrêmement distraite en général, comme il était naturel dans cette année de *répétition*, fut subitement attirée d'une manière extraordinaire, car je venais de faire ce raisonnement, qui est encore présent à mon \* (p. 8) esprit à l'heure qu'il est:  $\lambda\epsilon\gamma\acute{\omicron}\mu\epsilon\theta\alpha$ :  $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omicron\upsilon\tau\alpha\iota$ , par conséquent  $\tau\epsilon\tau\acute{\alpha}\chi\mu\epsilon\theta\alpha$ :  $\tau\epsilon\tau\acute{\alpha}\chi\chi\tau\alpha\iota$ , et par conséquent  $N = \alpha$ . Je sortis du Collège en me demandant comment  $n$  pouvait devenir  $\alpha$ , et en faisant des essais phonologiques qui me satisfirent. Je conçus, en répétant les expériences, qu'on pouvait réellement passer de  $\tau\epsilon\tau\acute{\alpha}\chi\chi\tau\alpha\iota$  à  $\tau\epsilon\tau\acute{\alpha}\chi\tau\alpha\iota$ , mais naturellement sans même marquer dans mon esprit cet  $n$  d'un signe spécial (comme  $\eta$  ou autre). Son caractère était pour moi (ce qui est physiologiquement juste) de se trouver entre deux consonnes, et de donner lieu par ce fait à un  $\alpha$  grec, mais c'était un  $n$  comme un autre (1).

(p. 7, verso) (1) En appréciant rétrospectivement cet incident, resté comme photographié < dans > ma mémoire, je comprends parfaitement aujourd'hui pourquoi c'est la forme  $\tau\epsilon\tau\acute{\alpha}\chi\chi\tau\alpha\iota$  qui < 1 > y a provoqué. En effet, au premier moment aujourd'hui, il nous semble qu'il y a une infinité de formes autres que  $\tau\epsilon\tau\acute{\alpha}\chi\chi\tau\alpha\iota$  pouvant conduire *depuis le grec* à la nasale sonante. C'est une erreur. Ni l'accusatif  $\pi\acute{\omicron}\delta\alpha$  ou  $\pi\acute{\omicron}\delta\alpha\varsigma$ , ni  $\epsilon\pi\acute{\alpha}$ , ni même  $\epsilon\acute{\iota}\tau\alpha\iota$  etc. ne sont morphologiquement clairs du premier coup. Seule, la 3<sup>me</sup> plur. parfait moyen est — à cause de  $\tau\epsilon\tau\acute{\alpha}\chi\mu\epsilon\theta\alpha$  — complètement limpide et probante par le grec même. Elle est unique en son genre, et l'éclair que je reçus instantanément en apercevant cette forme, et

\* Au bas de la page, à gauche, on lit : Martine 1870-72  
Collège 1872-73  
Gymnase 1873-75  
Université 1875-76

qui me semblait à moi-même peu compréhensible, s'explique après examen.

(p. 8)

3.

De 1873 à 1875, je suivis le Gymnase de Genève. Dans la seconde année, toujours attiré par les choses linguistiques, je commençai à apprendre le sanscrit dans la grammaire de Bopp, que je trouvais à la Bibliothèque publique, et en même temps, à lire les *Grundzüge* de Curtius (2<sup>me</sup> édition), qui se trouvaient à la Bibliothèque des Lettres.

Il y eut alors dans mon esprit un conflit entre Curtius et Bopp. J'avais en effet noté dans Curtius un grand nombre de cas comme  $\tau\acute{\alpha}\rho\acute{\alpha}\varsigma$  ou  $\mu\epsilon\mu\acute{\omega}\varsigma$  (p. 9), que Curtius rapportait à des racines en  $-n$ <sup>7</sup>.

Et, me rappelant le  $\tau\acute{\alpha}\rho\acute{\alpha}\chi\tau\alpha\iota$  du Collège, je cherchais vaguement si cet  $\alpha$  ne pouvait pas s'expliquer par la nasale. Lorsqu'en lisant Bopp, j'appris que le sanscrit possédait un  $\acute{r}$  vocalique, j'eus un instant la vision de la vérité, encore plus grande que celle de  $\tau\acute{\alpha}\rho\acute{\alpha}\chi\tau\alpha\iota$ , en posant mentalement  $\langle bhar-, bh\acute{r}tas \rangle$ <sup>8</sup>, donc peut-être  $ty\acute{t}as$ ? Malheureusement je tombai presque immédiatement sur un passage de Bopp, dans sa Grammaire sanscrite ou dans sa Grammaire comparée que je me procurai en 1876, qui enseignait qu'on ne devait faire aucune attention aux  $\acute{r}$  sanscrits, « et que  $\phi\epsilon\rho\acute{\tau}\acute{\alpha}\varsigma$  prouvait sans réplique l'inanité de  $bh\acute{r}tas$  ». Je me rappelle spécialement ce  $\phi\epsilon\rho\acute{\tau}\acute{\alpha}\varsigma$  comme étant la forme qui a produit, sous la plume de Bopp, un effet prodigieux, injustifié, sur mon (p. 10) imagination timorée, timorée depuis que j'avais reconnu par mon malheureux *Essai sur les langues* qu'il fallait suivre une autorité et ne pas se mêler de faire des théories personnelles.

C'est aussi en 1875 ou 76 que j'écrivis à M. Bergaigne (ami de M. Léopold Favre, de Genève) de bien vouloir me faire recevoir à la Société de Linguistique de Paris, et j'envoyai de Genève un article inepte « sur le suffixe  $-t-$  », où je tremblais, à chaque ligne, de dire quelque chose qui ne fût pas d'accord avec Bopp, devenu mon unique maître.

<sup>7</sup> C'est bien cette manière de s'exprimer qui est juste: je ne faisais pas plus attention que Curtius à l' $\acute{r}$  de l'autre forme, mais j'étais frappé d'une absence de nasale possible, tombant du reste sur un  $\alpha$ , quand elle se présente. (En note dans le ms.)

<sup>8</sup> En devanāgarī dans le ms.

## 4.

De 1875 à 1876 je perdis gratuitement une nouvelle année pour suivre des cours de chimie et de physique à l'Université de Genève, me conformant à une sorte de tradition de famille. J'eus très peu de temps pour m'occuper d'autres travaux, et l'Université de Genève, à peine constituée (*p. 9 verso*) alors, n'offrait d'autre ressource pour celui qui cherchait à s'introduire dans la linguistique indo-européenne, que *le cours de privat-docent de M. Louis Morel*. Je dois mentionner avec reconnaissance ce cours, quoiqu'il ne fût que la reproduction absolument littérale du cours de Georges Curtius sur la *Grammaire gréco-latine*, que M. Morel avait entendu à Leipzig l'année précédente. Quelque chose de plus vivant que les ouvrages imprimés me parvint ainsi par L. Morel. En outre, L. Morel me permet de donner une seconde date à mon idée de la nasale sonante, et à l'importance que j'y attachais. Car après le cours, ce souvenir est net, j'eus des conversations dans la promenade, portant sur cette question exacte: Qu'est-ce que dit Curtius, puisque vous l'avez <entendu?>.

(*p. 10*)

## 5.

En octobre 1876, j'arrivais à Leipzig <sup>9</sup> n'ayant par conséquent: 1. aucune notion d'aucune langue germanique, même du gotique, ni d'aucune langue indo-européenne en général, hors du sanscrit appris en autodidacte et des langues classiques ( ).

(*p. 11*)

## 6.

En parcourant le programme de l'Université, je fus entre autres attiré par l'annonce de M. Hübschmann qui devait faire un cours (privatissime) d'*altpersisch*. Je me rendis à son domicile, non loin de l'Augustusplatz, afin de me présenter à lui. Il était le premier professeur allemand dont j'allais faire la connaissance, et je fus dès l'abord réjoui de l'humeur joviale dont il me reçut. Il se mit à me parler presque tout de suite de la linguistique indo-européenne,

<sup>9</sup> Encore devrais-je ajouter que je me rendais à Leipzig *au hasard*, simplement parce que mes amis de Genève: Lucien Gautier, Raoul Gautier, Edmond Gautier et Edouard Favre, y poursuivaient leurs études, partiellement dans les facultés de théologie et de droit. Mes parents préféraient, comme je n'avais que 18 ans et demi, une ville étrangère où je serais entouré de compatriotes. (*En note dans le ms.*)

et me demanda si j'avais lu l'article, paru pendant les vacances, de Brugmann sur nasalis sonans. J'ignorais jusqu'au nom de Brugmann, ce qui était véniel à cette époque, surtout pour moi, et c'est alors que M. Hübschmann m'apprit qu'une immense agitation existait depuis quelques semaines autour de la question de savoir si certains  $\alpha$  grec ne provenaient pas de  $n$ , ou si certains  $n$  n'avaient pas produit  $\alpha$ . N'en croyant presque pas mes oreilles, puisque dans la première entrevue que j'avais avec un (*p. 12*) savant allemand, il me présentait comme une conquête scientifique ce que j'avais considéré depuis trois ans et demi comme une espèce de vérité élémentaire dont je n'osais parler comme étant trop connue probablement, je <dis><sup>10</sup> timidement à M. Hübschmann que cela ne me semblait pas bien extraordinaire ou neuf. Hübschmann, alors, insista sur l'importance qu'y mettaient les germanistes, et me révéla que le germanique — dont je n'avais pour ma part aucune notion quelconque — possédait un groupe *-un-* en regard du  $\alpha$  grec. J'achetai en sortant le numéro des *Studien* où se trouvait cette « nouvelle chose », mais<sup>11</sup> contrairement à ce qu'on croirait, je ne fus pas extrêmement frappé de la lire. Je ne pouvais pas mesurer exactement à ce moment (...).

## 7.

Ma fréquentation à l'Université de Leipzig aurait dû être ensuite intense pour apprendre tout ce qui me manquait (*p. 13*) matériellement. Au contraire elle fut vague. Je n'ai suivi proprement que les cours de *slave* et de *lituanien* de Leskien, l'*altpersisch* de Hübschmann et une partie du *celtique* de Windisch<sup>12</sup>. Je n'ai jamais mis les pieds dans un cours de sanscrit à part deux séances d'un cours élémentaire donné par Osthoff, encore moins dans un cours de gotique ou de grammaire germanique quelconque, mais j'ai fréquenté l'auditoire de Braune sur l'histoire de la langue allemande.

<sup>10</sup> Texte raturé. Saussure a laissé subsister: je lui (au lieu de: je dis).

<sup>11</sup> Première rédaction, biffée: et c'est depuis ce moment qu'ayant conçu tout à coup qu'en définitive mes idées n'étaient pas plus mauvaises que celles dont je voyais faire cas autour de moi, j'oserais, même en l'absence de toute connaissance provisoire des idiomes indo-européens, les étudier sous le point de vue analytique en apprenant chaque idiome.

<sup>12</sup> Les notes prises par Saussure à ce cours de celtique sont conservées (R. Godel, *Les sources manuscrites...* p. 15 n. 8).

Quant aux cours de *grammaire comparative* je tiens ( )

1. J'ai suivi régulièrement le cours de Curtius, et j'ai même fait, je crois, deux *Vortrag*e dans son séminaire, dont je n'étais du reste pas membre (un *Vortrag* sur les finales comme  $\tau\acute{o}\kappa\alpha - \tau\acute{o}\tau\epsilon$ , et un *Vortrag* sur l'ablaut inaperçu  $\lambda\acute{\alpha}\theta\epsilon\iota\nu : \lambda\acute{\epsilon} - \lambda\bar{\alpha}\theta\alpha$  et  $\delta\acute{\alpha}\mu\bar{\nu}\bar{\alpha} - \mu\iota : \delta\acute{\alpha}\mu\bar{\nu}\bar{\alpha} - \mu\epsilon\nu$ ).

2. J'ai suivi (1876?) les premières leçons d'un cours d'Osthoff, sur je ne me rappelle plus quoi. Osthoff quitta Leipzig assez tôt après l'époque.

3. Ayant entendu en 1877 les premières leçons d'un cours de Brugmann j'interrompis<sup>13</sup> pour la raison <donnée> plus loin<sup>14</sup>.

## 8.

(p. 14) Si je fréquentais peu, et même beaucoup trop peu, comme je l'ai plus d'une fois regretté depuis, les auditoires de l'Université, je n'étais pas davantage en relation avec les cercles, *kneipisants* ou non *kneipisants*, qui se groupaient habituellement autour des jeunes chefs académiques de l'école linguistique leipzigoise. C'est également une chose que je regrette, mais qui était toute naturelle, vu ma qualité d'étranger de langue française, d'ailleurs étudiant de 19 ans qui n'avait pas à pénétrer dans le cénacle des docteurs, et enfin tellement lié à la petite société que nous formions à Leipzig entre étudiants de Genève, que j'avoue que ( ).

J'ai cependant eu le grand avantage de connaître très particulièrement à Leipzig les étudiants Theodor Baunack<sup>15</sup> et Rudolf Kögel<sup>16</sup>, tous deux aujourd'hui entourés de la brillante notoriété que faisaient présager leurs talents. J'ai en outre et surtout connu personnellement M. Brugmann, dont j'allais raconter l'amabilité, tandis que je m'aperçois tout à coup que cet écrit est fait en partie

<sup>13</sup> *Première rédaction, biffée* : je constatai, étant déjà préoccupé de mon Mémoire sur les voyelles, que sur plusieurs (p. 14) points ce que j'allais imprimer ( ).

<sup>14</sup> Ici devrait s'insérer le paragraphe 6a 7a, placé plus loin (p. 17).

<sup>15</sup> Th. Baunack a publié, en collaboration avec son frère Johannes, une étude intitulée: *Die Inschrift von Gortyn*, Leipzig, 1885 (156 pages; 1 pl. hors-texte à la fin), dont Saussure reçut un exemplaire dédié.

<sup>16</sup> Elève de Zarncke et de Braune, R. Kögel a envoyé à Saussure deux de ses publications: *Ueber das keronische Glossar*, Studien zur ahd. Grammatik, Halle, 1879 (192 p.); *Gegen Nasalis sonans*, Gramm. Studien (Festschrift Eckstein), Halle, 1881 (26 p. in-4°).

pour établir que je n'ai jamais rien volé à M. Brugmann. Il me le pardonnera certainement, sachant ce (p. 15) qu'il en est, ( ).

Mes relations d'amitié avec M. Brugmann, quoique les plus précieuses pour moi, ne sont pas celles que je dois relater ici. Je les laisse donc de côté et parlerai de nos relations scientifiques. Elles sont parfaitement caractérisées par trois choses qui ont l'avantage d'avoir laissé dans ma mémoire un souvenir absolument précis :

X. Lorsque je fis, en 1877, au séminaire de Curtius la communication mentionnée plus haut, sur le fait que  $\bar{a}$  est en alternance ordinaire avec  $\check{a}$ , M. Brugmann n'assistait point à cette communication, mais me trouvant le lendemain dans la deuxième cour de l'Université (grande cour), il m'a abordé et me demanda amicalement comme une chose qui l'intéressait (ceci est textuel et de Brugmann) « ob noch weitere Beispiele als *stātor* : *stātus* und *māter* : *pāter* <sup>17</sup> wirklich für diesen Ablaut vorliegen ». Quand on raconte aujourd'hui que M. Brugmann a demandé s'il y avait plus de trois exemples pour l'ablaut (p. 16)  $\check{a} : \bar{a}$ , celui qui raconte cela semble inventer de formidables contes. Or c'est ce qui prouve seulement à quel point la génération actuelle est peu capable de juger soit de l'état des questions en 1877, soit de la part exacte qui revient aux chercheurs. Rien de plus simple, en ouvrant par exemple la Grammaire <sup>18</sup> de Gustav Meyer, qui fut le premier à ignorer mon nom, tout en copiant l'ablaut  $\check{a} : \bar{a} : \bar{o}$ ;  $\check{a} : \bar{e} : \bar{o}$ ; et  $\check{a} : \bar{o} : \bar{o}$ , que de se figurer devant la clarté des faits que nul ne s'est donné jamais la peine de les trouver; et c'est pourquoi il est, je le répète, très caractéristique qu'en 1877 M. Brugmann lui-même ne savait pas très bien s'il y avait beaucoup d'exemples pour un seul *fragment d'ablaut*, tel que  $\check{a} : \bar{a}$  qui lui semblait même neuf en principe (tout ce qui concerne  $\bar{o}$  est sans contestation possible, tiré de mon Mémoire).

(p. 17) 6a

7a (Insérer plus haut)

On ne trouvera dans mon Mémoire sur les voyelles aucune trace (à part une note dont je parlerai) de ma connaissance antérieure à Brugmann de la nasale sonante. Pourquoi aurais-je soulevé cette

<sup>17</sup> J'oublie peut-être un troisième exemple. (En note dans le ms.)

<sup>18</sup> *Griechische Grammatik*, Leipzig, 1880 (Bibl. idg. Grammatiken).

singulière question, qui n'était pas même une question de priorité possible? Par un singulier hasard j'étais, en 1876 déjà, venu quelques semaines trop tard sans songer à m'en fâcher; mais écrivant en 1878, ce n'était plus le moment décidément de revendiquer une priorité non réclamée au premier moment. Qu'on remarque bien que je ne la réclame pas même maintenant, si ce n'est pour affirmer qu'intellectuellement, ce qui est sans intérêt pour le public, je n'ai eu à dépendre de personne pour la nasale sonante.

J'ai fait plus dans le Mémoire sur les Voyelles, et je me rappelle l'avoir fait avec une sorte de déchirement qui est le meilleur commentaire des circonstances où j'écrivais. J'ai dit: *grâce aux travaux de M<M>. Brugmann et Osthoff nous sonnaissent η et ρ*,<sup>19</sup> sachant fort bien que je n'avais pas eu besoin personnellement de Brugmann ni d'Osthoff. Mais je tranchais la question de cette façon-ci: 1. On ne doit pas, légitimement, revenir sur une question de priorité ni d'originalité. Tant pis pour celui qui n'a pas écrit le premier, il est de mauvais goût de dire un seul mot ensuite.

2. J'écris sans aucun appui un ouvrage qui ne manquera pas d'être attaqué sur tous les points avec peu de ménagements à priori. Ne commençons pas par appeler fort inutilement la malveillance en semblant ( )<sup>20</sup>.

Ne leur concédons pas à moitié, mais franchement, la nasale sonante, puisque en fait je ne saurais faire valoir aucune date imprimée, et que je reconnais en conscience le principe de la date imprimée.

C'est sur cela que j'écrivis. J'ai toujours, par devers moi, considéré mon Mémoire comme composé de deux parties, exactement aussi originales l'une que l'autre, à part le seul fait de l'identification de *or* latin avec ρ (ce qui fut aussi une des raisons de rapporter encore plus pleinement à Brugmann et Osthoff tout mérite).

(p. 18)<sup>21</sup> Je suis bien fâché de ne pas considérer non plus le principe méthodique de l'analogie comme une révélation de l'école de Leipzig en ce qui me concerne. Chose caractéristique, j'allais

<sup>19</sup> Cf. *Mémoire...*, p. 6; p. 42 n. 1.

<sup>20</sup> *Saussure avait écrit, puis a biffé*: rogner quoi que ce soit du mérite des savants allemands.

<sup>21</sup> Dernière page du cahier, après six pages vides.

laisser de côté ce point, comme une inutile revendication d'originalité, tout à fait comme pour la nasale sonante, mais puisque je me suis décidé à écrire une fois selon la littérale vérité, je n'ai à reconnaître ce bienfait de la part ( ) que d'une manière excessivement indirecte.

Pour mon développement linguistique personnel, comme certainement pour celui d'une grande partie des linguistes, le fait *étonnant* lorsque j'en connus l'existence, ne fut pas le fait analogique, mais le fait PHONÉTIQUE. Il faut aborder la linguistique sans l'ombre d'une observation ou d'une pensée pour placer sur le même pied au premier abord un phénomène tel que la loi phonétique — qui est en effet non observable par l'expérience individuelle — et l'action analogique dont chacun a conscience depuis l'enfance et par soi-même. Montre moutonnière des Allemands.

*ARTICLES*

R. DE DARDEL

## LE GENRE DES SUBSTANTIFS ABSTRAITS EN *-OR* DANS LES LANGUES ROMANES ET EN ROMAN COMMUN

E. Bourciez (El.<sup>4</sup>, § 217 a), signalant le passage des substantifs abstraits latins en *-or* du genre masculin au genre féminin, précise que ce changement s'est limité à la Gaule et à la Rhétie. En réalité, ce changement eut aussi lieu en roumain, et des formes féminines de ces substantifs se rencontrent même dans les péninsules italienne et ibérique, ainsi qu'en sarde.

Quant à la cause de ce passage du genre masculin au genre féminin, on la voit le plus souvent dans l'influence des abstraits féminins du type latin en *-ura*, éventuellement liée à celle d'autres types de substantifs abstraits, ceux en *-tas*, *-itia*, *-ia* (Meyer-Lübke, Gr.d.l.r., II, § 379). Cette explication n'est généralement donnée que pour chaque langue isolément; ou bien, admettant cette explication pour la Gaule, on explique les cas de substantifs féminins en *-or* de l'espagnol par une influence française (E. Bourciez, El.<sup>4</sup>, § 368 d), ceux de l'ancienne poésie italienne par une influence provençale (Wiese, Altit. El., § 116.2). Meyer-Lübke (Gr.d.l.r., II, § 377) trouve, pour rendre compte de ce phénomène en roumain, une autre explication: les substantifs abstraits issus du type latin en *-or* y ont adopté le genre féminin parce que leur suffixe, *-oare*, se termine par *-e* et qu'en roumain la plupart des suffixes en *-e* sont des suffixes de substantifs féminins.

Etant donné la présence de noms abstraits en *-or* du genre féminin dans toute la Romania, qui ont donné lieu à des interprétations multiples et souvent divergentes, il paraît indiqué d'examiner les faits dans leur ensemble, afin de déceler une éventuelle origine plus reculée et commune à tous, qui permettrait de ramener les phéno-

mènes des langues romanes à un phénomène unique, auquel on puisse donner aussi une explication unique.

\* \* \*

Les substantifs du vieux-français qui sont le produit de l'évolution phonétique normale des substantifs abstraits en *-or* du latin, c'est-à-dire qui ne sont pas des emprunts savants (comme le sont par exemple le vieux-français *labeur*, *odor*, *vigor*) présentent dès les premiers textes des formes du genre féminin :

- amor* Saint Alexis, passim  
 Saint Léger, 5  
 Roland, 3107, 3123  
 Pirus et Tisbé, 155, 834 (CFMA)  
 Bérout, Tristan, passim (CFMA)  
 Roman d'Eneas (Bartsch, Chr., 27.219)  
 Chrétien, Guill. d'Angleterre, 1089, 1318 (CFMA)  
 Queste del S. Graal, 17.26, 21.30, 22.17, 63.17, etc. (CFMA)  
 La châtelaine de Vergi, 412, 784, 885 (CFMA)
- cholor* Cligès, 606, 607 (Foerster)  
 Queste del S. Graal, 55.14 (CFMA)  
 de nombreux exemples dans Tobler, Altfr. W.
- clamor* Saint Alexis, 45 a
- color* Saint Alexis, 1 d  
 Roland, 441, 2299, 2895, 3720, 3763  
 Pirus et Tisbé, 157, 193 (CFMA)  
 La chanson d'Aspremont, 364 (CFMA)  
 Voy. de Charlemagne, 124 (Voretzsch)  
 Troie, 16184 (Tobler, Altfr. W.)  
 Bérout, Tristan, 1410 (CFMA)  
 Flore et Blancheflore (Bartsch, Chr., 31.11)  
 Chrétien, Guill. d'Angleterre, 1271 (CFMA)
- dolor* Saint Alexis, passim  
 Roland, 489, 2428, 2946  
 Lois de Guill. le Conquérant (Bartsch, Chr., 12.32)  
 Poème dévôt (ibid., 17.213)

- Piramus et Tisbé, 776 (CFMA)  
 Chrétien, Guill. d'Angleterre, 864 (CFMA)  
 Alexandre, 32 b, 80 b (Tobler, Altfr. W.)  
 Sone de Nausay, 17251 (ibid.)
- honor* Saint Alexis, 29 e  
 Roland, 2507, 2890  
 Béroul, Tristan, 419 (CFMA)  
 Queste del S. Graal, passim (CFMA)  
 Aucassin et Nicolette, 2.36 (CFMA)  
 Huon le Roi, Le vair palefroi, 840, 863 (CFMA)
- poor* Roland, 843  
 Béroul, Tristan, 970, 1300 (CFMA)  
 Queste del S. Graal, 24.18 (CFMA)  
 Aucassin et Nicolette, 4.9, 6.43, 10.54 (CFMA)
- rimour* Roland, 817
- splendur* Anc. trad. des Psaumes (Bartsch, Chr., 13.22)
- suor* Passion du Christ (Bartsch, Chr., 5.12)  
 Tristan (Bartsch, Chr., 24.320)

Godefroy, dans son Lexique de l'ancien français, cite en outre les féminins *albor*, *cremor*, *olor*, *temor*; Bartsch, dans le lexique de sa Chrestomathie, dit que *savor* est généralement féminin.

Plusieurs de ces substantifs présentent, outre la forme féminine, une forme masculine:

- amor* Courtois d'Arras, 317 (CFMA) \*  
 Aucassin et Nicolette, 24.19 et 21 (CFMA)
- culur* Marbodi Liber Lapidum, 113 (Tobler, Altfr. W.)
- dolor* Dial. Greg., 5.7 (Tobler, Altfr. W.)  
 Sone de Nausay, 17270 (Tobler, Altfr. W.)
- honor* Saint Léger (*primos didrai vos dels honors que...*;  
 Bartsch, Chr., 6.7)
- savor* Adam de la Halle (Bartsch, Chr., 76.b.170)

Godefroy indique pour *honneur* et *remor* les deux genres, et Tobler en fait autant pour *ardor*, *color*, *amor* et *dolor*, pour les deux derniers avec une prépondérance du féminin.

Un seul substantif de la classe des abstraits en *-or* n'apparaît qu'avec le genre masculin, c'est *labeur* (J. de Meung, Bartsch, Chr., 78.115), mais il s'agit d'une forme savante, par conséquent sans intérêt ici.

Confrontant à présent les formes masculines et les formes féminines, on est frappé non seulement de la prépondérance numérique des féminins, ce qui n'est d'ailleurs qu'un indice très relatif, mais surtout de l'apparition tardive (*honor* du Saint Léger mis à part) des formes masculines. Il faut donc en conclure qu'en vieux-français les substantifs abstraits en *-or* sont originairement du genre féminin.

La tendance à remplacer, dans cette catégorie de substantifs, les féminins par des masculins s'affirme d'ailleurs surtout par la suite; c'est au XVI<sup>e</sup> siècle que *ardeur*, *couleur*, *honneur*, *horreur*, *rumeur*, *sueur*, *teneur* se rencontrent en genre masculin (cf. Meyer-Lübke, Gr.d.l.r., II, § 379). *Amour* et *honneur* ont gardé ce genre dans la langue moderne, mais le premier est encore féminin au pluriel, chez les poètes même au singulier, et, pour le second, le picard a conservé une forme féminine, *onör* (Meyer-Lübke, Gr.d.l.r., II, § 379).

En vieux-provençal, tous les substantifs abstraits en *-or* sont féminins:

<i>amor</i>	Boèce (Bartsch, Chr., 6.5) Ev. de S. Jean (ibid., 12.32)
<i>calor</i>	(Bartsch, Chr., 250.38; 319.1)
<i>color</i>	Boèce (Bartsch, Chr., 6.21)
<i>dolor</i>	Ev. de S. Jean (Bartsch, Chr., 14.35) Guill. IX (ibid., 29.18)
<i>feror</i>	Gir. de Rossilho (Bartsch, Chr., 35.5)
<i>onor</i>	Boèce (Bartsch, Chr., 6.37) Gir. de Rossilho (ibid., 37.4) Charte de 1122 (ibid., 47.13) Bernard de Ventadorn (ibid., 49.17)

Sont en outre féminins, selon Lévy (Petit dict. prov.-fr.), *ardor*, *clamor*, *olor*, *paor*, *rimor*, *sabor*, *suzor*, *temor*; selon le même auteur, *labor* et *color* peuvent être féminins ou masculins; le genre masculin

du premier s'explique sans doute par le fait qu'il est un emprunt. Ici, comme en vieux-français et quelle qu'ait pu être leur évolution subséquente, les substantifs abstraits en -or sont à l'origine féminins (cf. Crescini, Man. prov., LXIX).

Les chartes de l'ancien gascon publiées par Luchoire, dans la mesure où elles contiennent des termes abstraits de cette catégorie, révèlent un état de choses analogue, car *amor* (1238, Bordeaux), *clamor* (« accusation », 1256, pays de Marsan), *color* (Descort de Raimbaut de Vaqueiras), *unor* (« honneur », 1290, Oloron), *honor* (« terre féodale », 1270, Casteljaloux) y sont féminins, et des masculins ne semblent pas s'y rencontrer. Déjà au XI<sup>e</sup> siècle, dans un document rédigé en latin, on lit *de ipsa sua honore* (Cartulaire du Mas d'Azil, Luchoire, 4).

La situation des abstraits en -or est également nette dans le parler rétoroman de l'Engadine; à défaut de textes du moyen âge, la traduction du Nouveau Testament par Bifrun, au XVI<sup>e</sup> siècle, permet de se faire une idée assez complète de l'histoire de ces substantifs. Bifrun emploie au féminin *amur* (Rom. 12.9), *duluors* (I Tim. 6.10), *hunur* (Luc, 14.10), *lavur* (Apoc. 2.2), *rimur* (Mt. 27.24), *savur* (Jean, 12.3; II Cor. 2.14), *splendur* (Mc. 13.24), *stüur* (Luc, 22.44; I Thess. 2.9); cet usage se prolonge jusque dans la langue contemporaine, où *amur*, *ardur*, *chalur*, *dulur*, *lavur*, *onur*, *rumur*, *savur*, *süur* et *umur* (au sens propre) (cf. Velleman, Gram. ladina, I, 32; Velleman, Dicziunari de la lingua ladina; Pallioppi, Dizionari dels idioms romauntschs) sont régulièrement féminins, et où seuls les mots savants comme *errur*, *umur* (au sens figuré) et *liquur*, ainsi qu'isolément *unur* et *colur*, ont le genre masculin, qu'on peut avec vraisemblance attribuer à une influence de l'italien, fréquente en ladin moderne (ou aussi de l'allemand *Humor*, dans le cas de *umur*). Il y a donc toutes les raisons de penser que les substantifs abstraits en -or ont été à l'origine féminins dans les parlers de l'Engadine. — En sursilvain moderne, où la situation est analogue, les quelques substantifs masculins, à savoir *humor* (qui s'oppose au féminin *mur*), *liquor* et *tenor* (R. Vieli, Vocabulari tudestgromontsch sursilvan), se distinguent cependant des autres substantifs dérivés des abstraits latins en -or par une terminaison non phonétique (cf. les noms d'agent, par exemple *catschadur*); cette particularité confirme leur origine savante.

Le roumain moderne peut être rapproché du latin et du sur-silvain en ce sens que les substantifs abstraits latins en *-or* y constituent aussi un groupe uniformément féminin: *căroare*, *duroare*, *lîngoare*, *sudoare*, etc. (cf. Puşcariu, *Etym. W. d. r. Spr.*), sans compter les nombreux emprunts savants tels que *ardoare*, *culoare*, *favoare*, *onoare*, *oroare*, *splendoare*, et une forme phonétiquement divergente, *văpaie* (*vaporem*, REW. 9147). *Amor*, emprunt dont la terminaison n'est pas phonétique, est seul masculin. En roumain non plus, rien ne laisse supposer que les substantifs abstraits latins en *-or* aient jamais appartenu à un genre grammatical autre que le féminin.

L'évolution des substantifs en *-or* du vieux-français comporte un passage du féminin, le genre originel, au masculin. Il en va de même en catalan. Le *Diccionari català-valencià-balear* (Palma Mallorca, 1930 ss.) indique que *amor*, *ardor*, *color* et *onor*, actuellement masculins ou hésitants, étaient autrefois féminins (il mentionne un *color* du genre féminin dans un document de 1270). Selon la même source, *albor*, *calor* et *dolor* sont hésitants, et *olor*, habituellement féminin, n'est parfois employé au masculin que sous une influence castillane. *Suor*, *por* (anciennement *paor*) et *llavor* n'ont pas encore été atteints par le mouvement qui tend à introduire le masculin dans cette catégorie de substantifs. Quelques termes savants, *licor*, *rigor*, *tenor*, *vapor*, empruntés tardivement sans doute, sont, comme dans d'autres langues romanes, du genre masculin.

Le vieil-espagnol *calor* (Yuçuf, Zauner, *Altsp. El.*, 155.3; Marqués de Santillana, *Canciones y Decires*, 156.12, éd. de V. García de Diego) est féminin et ne semble pas connaître le genre masculin. Les substantifs suivants sont, en vieil-espagnol, à la fois féminins et masculins:

- amor* f. Cid, 2032, 2640  
 Pastourelle du XIII<sup>e</sup> siècle (Zauner, *Altsp. El.*, 141.42 et 46)
- m. Cid, 2272, 2379  
 Pastourelle du XIII<sup>e</sup> siècle (Zauner, *Altsp. El.*, 142.60)  
 Berceo, *Milagros*, 172 a (Clás. Cast.)  
 Libro de Buen Amor, *passim* (Clás. Cast.)  
 Marqués de Santillana, *passim* (Clás. Cast.)

- color* f. Maria Egipc., 732 (Menéndez Pidal, Cantar, 236)  
 Alixandre (Zauner, Altsp. El., 139.35)  
 Alf. el Sabio, Libro de acedrex, dados et tablas, passim  
 (éd. A. Steiger)  
 Berceo, Milagros, passim (Clás. Cast.)  
 Loor, 85 (Menéndez Pidal, Cantar, 236)  
 Libro de Buen Amor, 405 b, 1227 b (Clás. Cast.)  
 Chronica del cavall. Cid Ruydiez Camp. (Zauner,  
 Altsp. El., 178.58)
- m. Libro de Buen Amor, 288 b, 607 a (Clás. Cast.)  
 Marqués de Santillana, passim (Clás. Cast.)
- dolor* f. Fuero Juzgo (Menéndez Pidal, Cantar, 236)  
 Berceo, Milagros, 126 b, 211 c, 449 a (Clás. Cast.)  
 Marqués de Santillana, passim (Clás. Cast.)
- m. Cid, toujours (Menéndez Pidal, Cantar, 236)  
 Berceo, Milagros, 397 a, 419 b (Clás. Cast.)  
 Libro de Buen Amor, passim (Clás. Cast.)  
 Marqués de Santillana, passim (Clás. Cast.)
- labor* f. document castillan de 1030 (Menéndez Pidal, Orig.<sup>4</sup>,  
 36.24 et 30)  
 Cid (*lauor*, Menéndez Pidal, Cantar, 236)  
 Berceo, San Domingo (Zauner, Altsp. El., 135.18)  
 Berceo, Milagros, 79 d, 126 d, 270 b (Clás. Cast.)
- m. Fuero Juzgo, 165 a (Menéndez Bidal, Cantar, 236)
- onor* f. Gl. Emil. (*honore*, Menéndez Pidal, Orig.<sup>4</sup>, 7.89)  
 document aragonais de 1090 (*onore*, *ibid.*, 43.3)  
 Cid, passim  
 Berceo, Milagros, 428 b (*desonor*, Clás. Cast.)  
 cf. *illo senior cui est illa honore*, document de 1095  
 (Menéndez Pidal, Cantar, 776.33)
- m. Libro de Buen Amor, 305 d (Clás. Cast.)
- sabor* f. Cid, 1063, 2547
- m. Cid, 3602  
 Berceo, Milagros, 5 b (Clás. Cast.)

En y regardant de près, on constate une fois de plus que, si l'un des deux genres en présence doit avoir précédé l'autre, c'est le féminin, qui est donc, ici aussi, le genre originel. La tendance à passer du féminin au masculin, qui est une autre preuve de l'ancienneté du féminin et dont l'amorce a pu être observée dans les quelques exemples ci-dessus, prend de l'ampleur par la suite, au point que, dès Cervantes, le masculin domine les substantifs abstraits en *-or*, à une exception près, celle de *labor*. L'espagnol connaît donc le même processus que le français et le catalan, la substitution du masculin au féminin; seulement ce processus est plus avancé en espagnol, ce qui explique la rareté relative des formes féminines et le fait que *pauor*, par exemple, ne se rencontre, dans le Cid déjà, plus qu'au masculin. Quelques dialectes espagnols de la périphérie n'ont participé à cette évolution que partiellement; on trouve en effet encore aujourd'hui l'emploi du féminin, surtout dans les substantifs *color*, *color* et *dolor*, en léonais (G. Alvarez, *El habla de Babia y Laciana*, 242; M.C. Casado Lobado, *El habla de la Cabrera Alta*, § 43; S.A. Garrote, *El dialecto vulgar leonés hablado en Maragateria y tierra de Astorga*, 167; A. Llorente Maldonado de Guevara, *Estudio sobre el habla de la Ribera*, 122), en asturien (A. W. Munthe, *Anteckningar om folkmälet i en trakt af vestra Asturien*, 24), en galicien (*ibid.*) et en aragonais (M. Alvar, *El habla del Campo de Jaca*, § 30; A. Badía Margarit, *El habla del Valle de Bielsa*, 100). Dans les parlars judéo-espagnols des Balcans, les substantifs abstraits en *-or* sont généralement féminins (C. M. Crews, *Recherches sur le judéo-espagnol dans les pays balcaniques*, 38).

Avec le portugais, on aborde une langue où, contrairement à ce qui se passe dans les langues examinées jusqu'ici, il est difficile de constater une évolution, un passage d'un genre à l'autre. Le cas de *fedor*, féminin au moyen âge (par exemple dans Barlaam et Josaphat, p.p. R. D. Abraham, 6 ro. 15) mais devenu masculin en portugais moderne, est en effet exceptionnel. L'ancien *color* (Canzoniere portoghese, p.p. Monaci, 74.13; Corte Imperial, Huber, *Altpg. El.*, 304.5, 11, 33; Livro de Esopo, *ibid.*, 308.25) et *door* (Eufrosina, 362, Huber, *Altpg. El.*, § 459; Barlaam et Josaphat, p.p. R. D. Abraham, 2 vo. 28, 6 vo. 27) sont des féminins; de même leurs descendants modernes *cor* et *dor*. *Honorem* du latin est

représenté par un déverbal de *onrrar*, le vieux-portugais *onrra*, portugais moderne *onra*. Les autres représentants des substantifs abstraits latins en *-or* n'apparaissent déjà en vieux-portugais qu'au masculin: *amor* (Canzoniere portughese, p.p. Monaci, 4.8 et passim; Santo Aleixo, Huber, Altpg. El., 298.21; Santo Graal, *ibid.*, 307.56; Barlaam et Josaphat, p.p. R.D. Abraham, 1 vo. 21, 15 ro. 13), *lavor* (Corte Imperial, Huber, Altpg. El., 304.13), *pavor* (Canzoniere portughese, p.p. Monaci, 109.12), *temor* (Barlaam et Josaphat, p.p. R.D. Abraham, 9 vo. 28); et tous, ils ont conservé ce genre en portugais moderne. On ne peut qu'en conclure que l'élimination d'un genre grammatical par l'autre, dans les abstraits en *-or* du portugais, se situe dans la période pré littéraire, après quoi la situation est restée stationnaire. Dans ces conditions, c'est-à-dire en ne disposant que des données chronologiques fournies par les textes, il faut, du moins provisoirement, renoncer à fixer l'âge respectif des deux genres en portugais.

La langue italienne moderne emploie tous les substantifs abstraits en *-or* au masculin, et, avec elle, au moyen âge déjà, la langue littéraire:

<i>amore</i>	Cantico di S. Francesco d'Assisi (Monaci, 17.23) Guittone d'Arezzo (Wiese, Altit. El., 165.2) Giacomino Pugliese ( <i>ibid.</i> , 169.26) Bonvesin da Riva ( <i>ibid.</i> , 198.33)
<i>calore</i>	Rustico di Filippo (Wiese, Altit. El., 181.6) Girard Pateg (Monaci, 45.101) Uguccione da Lodi (Monaci, 47.6)
<i>colore</i>	Intelligenza (Wiese, Altit. El., 198.40) Fatti di Cesare ( <i>ibid.</i> , 204.5) Guido Fava ( <i>ibid.</i> , 206.2) Ristoro d'Arezzo ( <i>ibid.</i> , 212.15; 213.65) Re Giovanni (Monaci, 34.11)
<i>dolore</i>	Boccace Canzoni anonime (Monaci, 44.2.39) Monte Andrea (Wiese, Altit. El., 179.6)
<i>onor</i>	Boccace

<i>onore</i>	Guittone d'Arezzo (Wiese, <i>Altit. EL.</i> , 162.5; 164.53) Guido Fava ( <i>ibid.</i> , 206.8) Giamboni ( <i>ibid.</i> , 217.42) Abate di Tivoli (Monaci, 30.5.1) Compagnetto da Prato ( <i>ibid.</i> , 43.1.20; 43.2.37) Lettera senese del 1253 ( <i>ibid.</i> , 49.5)
<i>lavor</i>	Barsegapè (Wiese, <i>Altit. EL.</i> , 188.33)
<i>romor</i>	Boccace
<i>remoro</i>	Fra Giacomino da Verona (Wiese, <i>Altit. EL.</i> , 190.29)
<i>sabore</i>	Cielo d'Alcamo (Monaci, 46.130)
<i>sauroi</i>	Intelligenza (Wiese, <i>Altit. EL.</i> , 198.38)
<i>splendore</i>	A. da Grosseto (Wiese, <i>Altit. EL.</i> , 209.35) Giacomino Pugliese (Monaci, 42.3.13) Canzoni anonime ( <i>ibid.</i> , 44.7.26)
<i>splandor</i>	Uguccione da Lodi ( <i>ibid.</i> , 47.36)
<i>tenore</i>	Re Giovanni (Monaci, 34.6)

sont masculins, en effet.

Le genre féminin de ces substantifs se rencontre en revanche dans des dialectes, d'une part dans le nord de l'Italie :

<i>bonna amour</i>	vieux-piémontais (Rohlf, <i>H.Gr.d.it.S.</i> , § 390)
<i>nostra amor</i>	vieux-piémontais ( <i>ibid.</i> ; Monaci, 146.3.32)
<i>la vostro amore</i>	Guido Fava (Monaci, 19.6.4, ms. B; 19.9.4)
<i>la paor</i>	vieux-lombard (Rohlf, <i>H.Gr.d.it.S.</i> , § 390)
<i>la temor</i>	vieux-lombard ( <i>ibid.</i> )
<i>la sùdú</i>	tessinois moderne ( <i>ibid.</i> )
<i>la sigúr (sudor)</i>	Bregaglia, moderne ( <i>ibid.</i> )
<i>la suór</i>	Valteline supérieure, moderne ( <i>ibid.</i> )
<i>la sor (sapor)</i>	Valteline supérieure, moderne ( <i>ibid.</i> )

<i>calur</i>	Istrie, moderne (ibid.)
<i>amur</i>	Istrie, moderne (ibid.)
<i>amur</i>	piémontais moderne (ibid.)

d'autre part dans le sud:

<i>l'amure toa</i>	texte de la terre d'Otrante (Rohlf's, H.Gr.d.it.S., § 390)
<i>la prima amore</i>	texte de la terre d'Otrante (ibid.)
<i>la dulore</i>	Pouilles méridionales, moderne (ibid.)
<i>la sapore</i>	Pouilles méridionales, moderne (ibid.)

Meyer-Lübke (REW. 427) constate lui-même que *amore* est féminin dans beaucoup de dialectes italiens; l'AIS., carte 177, dans une liste malheureusement fragmentaire, confirme le fait pour *sudore* en Italie du nord. Quant à la répartition des féminins en deux aires, aux deux extrémités de la péninsule, elle est mentionnée par Rohlf's (H.Gr.d.it.S., § 390).

Il n'y a pas grand-chose à tirer du sarde, qui se comporte sur ce point comme l'italien moderne, et cela déjà au XVI<sup>e</sup> siècle, chez Araolla; il convient cependant de mentionner *in onore mea* dans un document sarde du XI<sup>e</sup> siècle (Monaci, 3.13).

L'historique des deux genres des substantifs abstraits en *-or* dans la péninsule italienne ne saurait se faire, comme dans les langues romanes examinées précédemment, sur la base d'une simple confrontation de dates, puisque les deux genres y sont également représentés au moyen âge et dans les parlers modernes. La chronologie des faits peut être établie en revanche sur la base de considérations inspirées de la méthode de la géographie linguistique. — Rohlf's (H.Gr.d.it.S., § 390) dit en substance que l'Italie centrale et méridionale a conservé le masculin (il entend celui du latin), que la Haute Italie a introduit le genre féminin en accord avec la Gaule et la Rhétie, enfin qu'il y a aussi quelques cas de féminins dans le sud. Or, ce dernier fait remet en question toute l'affirmation de Rohlf's. Plutôt que de chercher à expliquer l'apparition d'une même forme, les substantifs en *-or* féminins, simultanément dans le nord et dans le sud, ne peut-on pas supposer, en effet, d'abord un

état primitif caractérisé par un type féminin s'étendant à travers toute l'Italie, ensuite l'introduction, en Italie centrale, du type masculin, lequel, au cours de son expansion, en serait venu à scinder l'aire primitive des féminins en deux tronçons, l'un dans le sud, l'autre dans le nord?

Cette hypothèse acquerra évidemment plus de poids lorsqu'elle sera confrontée avec ce qui se passe ailleurs dans la Romania. Les recherches historiques dans le domaine des langues romanes sont solidaires les unes des autres. Détacher une langue romane, l'étudier, puis tirer des conclusions, c'est méconnaître, dans bien des cas et surtout dans celui-ci, les liens qui l'unissent à toutes les autres langues romanes, à travers la langue mère, le roman commun. Il a été démontré plus haut, par un examen sommaire des rapports chronologiques, que le type féminin des substantifs abstraits en *-or* se trouve à l'origine en français, en engadinois, en sursilvain, en roumain, en provençal, en catalan et en espagnol. La correspondance entre toutes ces langues n'est évidemment pas fortuite; le type féminin n'a pas surgi isolément dans chacune de ces langues, mais a été hérité par elles d'un état de langue antérieur et commun à toutes, le roman commun. En résumé, l'examen chronologique des faits dans ces langues romanes et la comparaison des résultats acquis autorisent à poser en roman commun le type féminin des substantifs abstraits en *-or* remontant au latin. — Il est dès lors logique de supposer ce type féminin également à l'origine des deux langues dont les données internes n'ont pas permis de tirer des conclusions définitives: le portugais et l'italien.

\* \* \*

Les substantifs abstraits en *-or* étant donc féminins en roman commun, c'est-à-dire dans la forme parlée qu'a prise le latin entre l'époque classique et la séparation des langues romanes et qui est à l'origine immédiate des langues romanes, on peut s'attendre à ce que quelques traces de ce type aient été conservées dans des textes bas-latins contemporains du roman commun, chez des auteurs qui, malgré leur effort pour écrire un latin conforme aux règles grammaticales classiques, auraient laissé passer des formes qui étaient courantes et familières de leur temps, mais incorrectes du point de

vue de la norme classique. En voici quelques-unes, que des recherches plus poussées permettraient d'ailleurs de multiplier :

*clamor orta* Leges Alam. (E. Bourciez, El.<sup>4</sup>, § 217 a)

*ablata dolore, tanta splendor* Greg. Tur. (ibid.)

*parva dolore, ea pavore, magnam... timorem, ipsa timore, tanta timore* Frédégaire (Haag, 48)

*magnam tenebis hodorem* Dhuoda, Manuel (ms. N, 9<sup>e</sup> siècle), p. 156 (éd. Bondurand)

De telles formes confirment, sans en être toutefois une preuve, la justesse des déductions tirées plus haut de la comparaison grammaticale des langues romanes, à savoir que le roman commun employait les substantifs abstraits en *-or* au féminin.

\* \* \*

Après avoir établi les faits des langues romanes et posé, sur cette base, le type du roman commun, il convient de rechercher la cause de ce changement de genre.

Un type de substantifs abstraits féminins en *-ura* s'est développé à côté du type en *-or* : *ardura* à côté de *ardor*, *\*calura* (REW. 1528) à côté de *calor*, confusion de *fervor* et *fervura* (Tert., E. Bourciez, El.<sup>4</sup>, § 68 c), de *rigor* et *rigura* (Grom. vet., ibid.); l'italien *paura* suppose *\*pavura* à côté de *pavor*. Ce type, peu fréquent en latin mais déjà plus répandu à l'époque du roman commun, si l'on en juge par ses descendants dans les langues romanes, était formellement le plus apte à attirer les substantifs abstraits en *-or* du genre masculin au genre féminin. Il est toutefois permis d'ajouter à ce facteur-là l'action analogique qu'a pu exercer l'ensemble des substantifs abstraits féminins du latin, ceux en *-tas*, *-itia*, *-ia*, *-tio*, *-tudo*, types mieux représentés à l'époque du roman commun que ne l'est celui en *-ura*. C'est l'analogie de ces abstraits féminins qu'on invoque généralement pour expliquer le passage du masculin au féminin dans les abstraits en *-or*. Seulement, ce n'est que dans le cadre des langues romanes, souvent prises isolément, que l'on fait intervenir cette action analogique (cf. E. Bourciez, El.<sup>4</sup>, § 217 a; Meyer-Lübke, Gr.d.l.r., II, § 379; H.Gr.d.fr.S., I, § 244), alors qu'il suffit

de reporter cette explication au niveau du roman commun, où le même problème se pose déjà, pour résoudre toute la question d'un seul coup.

Il ne semble pas qu'une opposition sémantique soit liée à l'opposition des genres dans les substantifs abstraits en *-or*, en tout cas pas au niveau du roman commun; même dans le cadre des langues romanes, les cas sont isolés (d'après le dictionnaire de Pallioppi, *umur* est en engadinois féminin ou masculin selon qu'il est employé au sens propre, « Feuchtigkeit, Säfte », ou au sens figuré, « Gemütsstimmung, Gemütsart, Laune, Humor »; le sursilvain *mur*, féminin, signifie, selon R. Vieli (Voc.), « Geschmack », alors que le masculin *humor* est traduit par « Humor »; peut-être y a-t-il un fait analogue dans *calor* du catalan, où l'on dit, au sens figuré, *tots los calors no són febre* et *lo calor del fetge*, et dans *color* du vieux-français, qui, d'après les exemples de Tobler, semble être plutôt masculin au sens propre et féminin au sens de « Gesichtsfarbe, Mut, Frische ») et il n'y a pas de rapport, par exemple dans le substantif *honorem*, entre les genres d'une part et les deux acceptions du mot, « honneur » et « terre féodale, domaine », d'autre part. Ces faits confirment tout ce qui a été dit plus haut au sujet du genre des substantifs abstraits en *-or* en roman commun; une opposition des genres grammaticaux liée à une opposition sémantique équivaldrait à une opposition pertinente; or, le roman commun ne connaît pas ici d'opposition sémantique et il a été démontré plus haut qu'il ne connaît qu'un seul genre grammatical, le féminin, et que, si dans certaines langues romanes le féminin a été remplacé par le masculin, cela n'a pas constitué dans le système linguistique autre chose qu'une simple différence.

\* \* \*

Après les causes du fait linguistique qui fait l'objet de cette étude, il est aussi intéressant d'en considérer les effets.

Le latin *flos-florem*, masculin, est représenté partout dans la Romania, sauf en Italie et en Sardaigne, par une forme féminine (cf. E. Bourciez, El.<sup>4</sup>, § 217; Meyer-Lübke, Gr.d.l.r., II, § 377; REW. 3382), quelle qu'en soit la nuance sémantique (sens propre ou figuré, fleur de farine, etc.):

roumain moderne: *floare*

ladin du XVI<sup>e</sup> siècle (Bifrun, Apoc. 18.3), ladin moderne: *flur*

vieux-français, vieux-provençal, catalan, vieil-espagnol (Pastourelle du XIII<sup>e</sup> siècle, Zauner, Altsp. El., 140.1), espagnol moderne, portugais moderne: *flor*

français moderne: *fleur*

vieux-portugais (Huber, Altpg. El., 311.3, 10, 15; 317.3; 327.17; Canc. del Rei D. Denis, ibid., 233): *frol*

En Italie, le mot est généralement féminin chez divers auteurs anciens (Guittone, Cecco Angiolieri, Rinaldo d'Aquino, Giacomino Lentino, Re Giovanni, Federico II, Giacomino Pugliese; cf. Rohlfs, H.Gr.d.it.S., § 390; Monaci, § 409 et passim), dans d'anciens textes dialectaux du nord (génois, lombard, véronais, vénitien; cf. Rohlfs, ibid.) et dans des dialectes modernes (piémontais, ligurien, lombard, istrien) ainsi qu'à Vita, en Sicile occidentale (*a šuri*, « il fiore »). La répartition des féminins en deux zones, l'une au nord, l'autre au sud, constatée à propos des abstraits en *-or*, s'observe également dans le cas de *fiore* (cf. AIS. 256 « fior di farina » et 1357 « il fiore »). — La forme masculine se rencontre çà et là au moyen âge (Cantico di S. Francesco d'Assisi, Monaci, 17.22; Rinaldo d'Aquino, ibid., 41.3.8; Giacomino Pugliese, ibid., 42.4.35; cf. aussi Wiese, Altit. El., 202.53; 207.18); elle est régulière dans la langue officielle moderne: *il fiore*.

L'un des textes sardes que Monaci publie emploie *flor* au féminin (128.1, 128, 144), mais, au XVI<sup>e</sup> siècle, chez Araolla, ce mot est masculin (Rimas spirituales, p.p. Wagner, 25.3; 38.3; 58.155) et il l'est resté dans le sarde moderne.

Rohlfs (H.Gr.d.it.S., § 390) explique la forme féminine de Sicile par une influence gallo-italienne, celles de Guittone, Cecco Angiolieri et Rinaldo d'Aquino par une influence du nord ou de la Provence. Mais, d'une façon générale et en se fondant sur une analogie dans la répartition géographique, Rohlfs explique le féminin de *florem* en Italie par l'influence des abstraits en *-or*. — L'histoire des genres des substantifs de la troisième déclinaison latine dans les langues romanes est confuse. Parmi les rares substantifs de cette catégorie qui présentent une évolution relativement claire se trouve

*flos-florem*, précisément parce que, pour des raisons évidentes d'analogie formelle, son évolution s'opère parallèlement à celle des noms abstraits en *-or*. Aussi l'explication de Rohlfs pour l'italien doit-elle être étendue à la Romania entière et située en roman commun. Les substantifs en *-or*, féminins, se trouvent donc avoir inclus dans leur orbite, dans leur type, en roman commun déjà, le substantif *florem*. — Il est possible que *mos-morem*, substantif abstrait masculin, ait aussi été influencé par l'action analogique à laquelle est dû le changement de genre de *flos-florem*; le français en tout cas, seule langue romane à en avoir hérité, semble l'avoir toujours accordé au féminin.

\* \* \*

Quelques faits, en rapport avec l'évolution dans les langues romanes, méritent enfin d'être mentionnés.

Dans toutes les langues romanes, les substantifs en *-or*, qu'ils fussent féminins ou masculins, ont fortement proliféré; on trouve *la lauzor* (tiré de *lauzar*) au XII<sup>e</sup> siècle chez Folquet de Marseille (Bartsch, Chr., 120.21), *ricor* (féminin) chez Bernard de Ventadour (ibid., 52.24) et Gui d'Uisel (ibid., 170.1), *la douçor* en vieux-français (p. ex. Queste del S. Graal, 34.3, CFMA), *la tenebror* chez Ugucione da Lodi (XIII<sup>e</sup> siècle, Monaci, 47.8), *la dolçor* en vieux-véronais (Rohlfs, H.Gr.d.it.S., § 390), en roumain *dulcoare* (féminin), en ladin *una schgrischur* (« Schrecken », Bifrun, Mt. 24, annot.) et beaucoup d'autres (cf. notamment REW. 5144, *\*lucorem*; REW. 5020 a, *\*licorem*, « Erlaubnis »; E. Bourciez, El.<sup>4</sup>, § 68 c; pour le français: ibid., § 279 c; Meyer-Lübke, H.Gr.d.fr.S., II, § 69; pour l'espagnol: Zauner, Altsp. El., § 140; pour le portugais: Huber, Altptg. El., § 435; pour le catalan: Huber, Kat. Gr., § 366). Ces formations sur le modèle de l'ancien type en *-or* ne remontent pour la plupart pas au roman commun, mais sont au contraire tardives, propres à une langue romane ou à un groupe de langues romanes. Elles intéressent cette étude en ce que, féminines par exemple en vieux-français, dans les dialectes du nord de l'Italie, en roumain, masculines en revanche dans l'italien écrit et chez Cervantes (*el frescor*, *el grandor*), elles suivent régulièrement, du point de vue du genre grammatical, les anciens abstraits en *-or* et représentent un appoint précieux pour leur histoire. Partout où elles se rencon-

trent, elles semblent en effet corroborer les constatations faites plus haut au sujet du genre des abstraits en *-or* hérités du latin.

Meyer-Lübke (Gr.d.l.r., II, § 379) dit que les formes masculines des substantifs en *-or* qu'on rencontre dans des textes médiévaux traduits, puis, plus tard, au XVI<sup>e</sup> siècle, sont des latinismes. C'est sans doute la seule explication plausible des masculins, si l'on suppose le féminin au point de départ des langues romanes, c'est-à-dire en roman commun. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la part de latinismes que comportent les textes de tels auteurs, de telles écoles ou de telles époques. On a pu cependant constater tout à l'heure — et le moment est venu de le rappeler — que les substantifs abstraits en *-or* qui ont été en usage dès les premiers textes des langues romanes (par exemple *amor, color, honor, sudor*) et qui par conséquent ont été hérités du roman commun à travers la tradition orale et ont subi la transformation phonétique normale, s'emploient à l'origine au féminin, qu'en revanche ceux qui apparaissent seulement tardivement ou bien sous une forme qui n'est pas phonétique (c'est souvent le cas de *favor, fervor, labor, liquor, odor*), qui par conséquent sont des emprunts soit à des langues voisines soit au latin classique, sont souvent, mais non pas toujours, du genre masculin. On a pu constater aussi que le masculin n'a été réintroduit d'une façon systématique que dans les langues romanes qui ont participé à de puissants mouvements humanistes: l'italien, l'espagnol et le portugais. Si d'ailleurs une langue a dû rester relativement à l'abri des emprunts tardifs et des latinismes, c'est bien le roumain; or c'est précisément là que le type féminin du roman commun est demeuré intact. Enfin, tout naturellement, *florem*, substantif concret, d'un usage très courant et répandu, a échappé en grande partie (à savoir en portugais, espagnol, catalan et français) à l'emprise du masculin qui était réintroduit dans les abstraits en *-or*, mots plus livresques et savants.

Le mouvement humaniste n'explique pourtant pas tout, puisqu'on a déjà *honors* masculin dans le Saint Léger; mais l'auteur mettait en vers français un récit latin. Le latin a exercé un influence dès le début des langues romanes, chez les clercs à qui nous devons les premiers textes.

HENRI FREI

## VÉDA ET CACHEMIRE

1. Composés en *-īpa-*. — 2. Véd. *pratīpām* 'à contre-courant'. — 3. Kś. *yāp* 'inondation'. — 4. Étymologie de *\*īpa-*. — 5. Perspectives.

1. On explique traditionnellement les composés en *-īpa-* et en *-ūpa-* (*pratīpa-*, *anūpa-*, etc.) comme résultant de la combinaison d'un premier élément terminé par *-i* ou par *-u* avec une forme réduite de *āp-* 'eau', l'initiale de ce second terme étant considérée soit comme une voyelle (chva: ə) soit, depuis Kuryłowicz<sup>1</sup>, comme une consonne laryngale.

Des formations telles que *anvīpa-*, *udīpa-*, *prepa-* (< *\*pra-īpa-*)<sup>2</sup>, où le premier élément ne finit pas en *i* ou en *u*, font exception. On pourrait être tenté d'y voir, à la manière de Wackernagel<sup>3</sup>, une sorte d'extension en tache d'huile des formes en *-īpa-*. Conception facile, et qui ne serait pas nécessairement exacte.

2. Dans un certain nombre de textes<sup>4</sup>, dès le Yajurveda, *anvīpām* 'le long du courant' fait pendant à *pratīpām* 'à contre-courant'. Que l'on parte de l'un ou de l'autre, il serait plausible de chercher ici deux syntagmes construits parallèlement.

<sup>1</sup> J. Kuryłowicz, *Symbolae grammaticae Rozwadowski*, I, Cracovie 1927, p. 97; *Études indo-européennes*, I, Cracovie 1935, p. 30.

<sup>2</sup> Et peut-être *antarīpa-* et *samīpa-*.

<sup>3</sup> Selon J. Wackernagel, *Altindische Grammatik*, II 1 (1905), p. 100, *anv-īp-ām* 'dem Wasser entlang', *sam-īp-a-* 'Nähe' et *antar-īp-a-* 'Insel' reposent « auf Weiterwuchern des *-īpa-* ».

<sup>4</sup> MS 4, 4, 1; TS 6, 4, 2, 2; et dans un brāhmaṇa ancien: Pañc. Br. 25, 10, 12. Le Śatapatha-Brāhmaṇa n'oppose plus que les 'eaux courantes' (5, 3, 4, 7: *syandamanāḥ*) et celles 'qui coulent à contre-courant' (5, 3, 4, 8: *yāḥ syandamananam pratīpam syandante*), tandis que dans le passage parallèle du Kātyāyana Śrauta Sūtra, œuvre plus récente, *pratīpam* est remplacé à son tour: *syandamānaḥ* (15, 4, 27) opposé à *pratīlomāḥ* (15, 4, 28). L'impression qui se dégage de ces quelques faits n'est pas celle d'un pullulement (« Weiterwuchern »); sans doute chacun de ces deux termes était-il archaïque.

Dans ce cas, il faut renoncer à l'explication *\*prati + Hp-*, car la contrepartie donnerait *\*anu + Hp- > anūp-*, qui existe, il est vrai, mais dont le sens védique est incertain, et qui ne se comporte en tout cas pas comme l'opposé de *pratīpām*.

On ne saurait songer, d'autre part, à une coupe *\*prat + īp-*. Elle serait exactement parallèle à *anu + īp-*, mais *\*prat-* n'a jamais existé et aucun indice ne permet de le postuler.

La seule solution, tenu compte du sandhi <sup>5</sup>, consiste à considérer *pratīpa-* comme formé de *\*prati + īp-*. Dès lors, il est possible de tenir les deux termes du couple, *pratīpām* et *anvīpām*, pour deux formations parallèles ressortissant au même patron.

Cette analyse est précisément celle que faisait le padapāṭha du Ṛgveda. Mais, vu la médiocre estime accordée traditionnellement par les indianistes aux faiseurs de padapāṭha, elle n'a pas été prise au sérieux: « *Insbesondere ungenügend ist die Art und Weise wie die Komposita zerlegt werden. Die sprachliche Erkenntnis der padakāra zeigt sich hierbei noch teilweise auf einer höchst elementaren, ja geradezu kindlichen Stufe, [...] <sup>6</sup> Auch der padapāṭha des Atharvaveda macht einige tolle Streiche [...]. Dem padakāra des Ṛk fallen dergleichen Geniestreiche weniger zur Last, doch fehlt es auch bei ihm nicht an verkehrten Abteilungen, so z. B. [...] prati-īpām (sic!) — » <sup>7</sup>*

On rappellera ici, à propos d'une question à peine différente quant au fond, la réponse de Bühler à Whitney <sup>8</sup>, qui avait violemment reproché aux dhātukāra d'avoir inventé une bonne moitié de leurs racines: « *strong language on the part of a European or American authority, however great, is insufficient to persuade me that the Hindu grammarians have invented forms or roots.* » <sup>9</sup>

Le demi-siècle écoulé a donné raison à Bühler sur la question des racines, mais, en ce qui concerne le padapāṭha du Ṛk, la position de Geldner reste malheureusement actuelle: « *Wo seine Auf-*

<sup>5</sup> Parallèle approximatif: fr. */sivjē/* analysé *si il vient*, en face de */ivjē/* (*il vient*) et de */sitivjē/* (*si tu viens*).

<sup>6</sup> Albr. Weber, *Über den padapāṭha der Taittirīya-Saṃhitā*, IS 13 (1873), p. 3.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 55, n. 1.

<sup>8</sup> AJPh 14 (1893).

<sup>9</sup> G. Bühler, *The Roots of the Dhātupāṭha not found in Literature*, WZKM 8 (1894), pp. 17-42, 122-136, spéc. p. 19.

lösung etwas unbequem wird, setzen die meisten sich mit Leichtigkeit über diese Autorität hinweg. Und doch pflegt da, wo es sich um wirkliche Fragen der Exegese handelt, der 'bessere Padapātha' Europas meist eine Verschlechterung des alten Śakalya zu sein. [...] Eine gründliche Durcharbeitung des ganzen P. P. tut dringend not.»<sup>10</sup>

En fait, dans les deux passages différents où *pratiṅpām* est attesté (7, 89, 3; 10, 28, 4), la division opérée est la même (*prati-ṅpām*), de sorte que Śakalya échappe au moins au reproche d'inconsistance; et si, d'autre part, il décompose *ṛdupé* (8, 77, 11) en *ṛdu + pé*, alors que d'autres termes, tels que *anūpá-*, *abhāpa(tás)*, *turīpa-*, *dvīpá-*, *Nīpa-(atithi)*, restent inanalysés, on admettra provisoirement que ce triple traitement ne découle pas de la fantaisie du grammairien indigène, mais devait avoir quelque fondement dans la langue qu'il parlait.

La coupe *prati-ṅpa-* est confirmée indirectement<sup>11</sup> par la philologie de l'Atharvaveda, où le mot est attesté (20, 129, 2) sous la forme d'un nom propre. Les éditeurs<sup>12</sup> l'ont régulièrement oxytoné, mais Whitney<sup>13</sup> signale que la plupart des manuscrits ont *Pratīṅpam*. Accentuation incorrecte, mais significative sans doute par l'insistance des copistes à la répéter: il peut s'agir d'un fait qui relève de la « grammaire des fautes » du védique. On sait que les noms propres conservent souvent des traits anciens; comme l'a bien vu Rysiewicz, « ils présentent pour les recherches sur l'accentuation, en tant que résidu linguistique, un objet d'une valeur empirique particulière. »<sup>14</sup> Le Ṛk, de son côté, possède un nom propre de même type, celui du Kanvaïte *Nīpātithi* (8, 49, 9; 8, 51, 1), où *nīpa-* paraît plus ancien que *nīpá-*.

Selon la doctrine concordante des *pratiśākhyā*, deux voyelles dont l'une porte l'*udātta* produisent une voyelle *udātta* lorsqu'elles se contractent.<sup>15</sup> Par conséquent, si l'*-ī-* de *Pratīṅpam* résulte de

<sup>10</sup> R. Pischel u. K. F. Geldner, *Vedische Studien*, III, Stuttgart 1901, p. 144.

<sup>11</sup> Il n'existe pas de *padapātha* pour cette partie de la *samhitā*: W. D. Whitney, *The Atharva-Veda Pratiśākhyā*, JAOS 7 (1862), pp. 333-615, spéc. p. 338.

<sup>12</sup> R. Roth u. W. D. Whitney, Berlin 1856.

<sup>13</sup> *Index Verborum to the Published Text of the Atharva-Veda*, JAOS 12 (1881), s.v.

<sup>14</sup> Z. Rysiewicz, *Un archaïsme de l'accentuation védique* (Mém. de la Commission orientaliste, no. 37), Cracovie 1948, p. 42.

<sup>15</sup> RPr 3, 6; APr 3, 66; TPr 10, 10; VPr 4, 131.

la contraction avec une voyelle udatta, la coupe \**prati-Hp*- impliquerait un dilemme: double accentuation du premier élément (*práti*), ou accentuation du second sur la consonne laryngale!

Ainsi la leçon *Prátípam*, si on ne la tient pas pour une simple fantaisie multipliée par les copistes, est non seulement un indice de la division *prati* + *īpa-*, mais encore elle signale quelle était l'accentuation du second terme, à savoir \**īpa-*. En même temps, les deux accents laissent deviner un état où \**īpa-*, fonctionnant comme un mot indépendant, formait avec la préposition un groupe syntactique: \**práti īpam* 'contre le courant'.

3. Nulle part ce mot \**īpa-* n'est directement attesté à l'état indépendant, sauf à l'époque moderne; il se retrouve en effet, méconnaissable à première vue, dans un parler du nord-ouest que des millénaires séparent de l'époque védique.

La *Rājataranḡiṇi*, commencée par Kalhaṇa en 1148, possède un mot *udīpa-* 'inondation' qui, dès le premier copiste (seconde moitié du 17<sup>e</sup> siècle), n'était plus compris. Au vers 5, 270, A<sub>1</sub> (*Rājanaka Ratnakaṇṭha*) avait écrit *uddvīpaḥ*<sup>16</sup>; une main postérieure a rétabli *udīpaḥ* et, au 19<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>, A<sub>4</sub> a ajouté une glose *kāśmirī* écrite en caractères devanāgarī qui, si c'était du sanscrit, se lirait *yyopo*.

Conformément aux habitudes — très flottantes — des pandits antérieurement à la réforme orthographique d'Īśvara Kaula, ce mot doit se lire *yūp*<sup>18</sup> et il se retrouve ailleurs, par exemple dans les proverbes recueillis par Knowles<sup>18</sup>, ce qui est un indice d'ancienneté, ou dans le glossaire que Lawrence<sup>19</sup> a annexé à sa description du Cachemire, ce qui est un indice d'autochtonie<sup>20</sup>.

<sup>16</sup> M. A. Stein (ed.), Bombay 1892, *ad locum*.

<sup>17</sup> Pas avant 1823: Stein (ed.), p. XII.

<sup>18</sup> Rev. J. Hinton Knowles, *A Dictionary of Kashmiri Proverbs & Sayings*, Bombay 1885, p. 254: *Yupis shup dakhah* 'Like trying to keep back the water-floods with a fan'. Cf. *infra* n. 21.

<sup>19</sup> Walter R. Lawrence, *The Valley of Kashmir*, London 1895, p. 460 (*Yūp*). La présence de ce mot chez lui garantit qu'il ne s'agit pas d'une introduction récente des pandits de Srinagar: « In the glossary I have given the more common words in use among the villagers [...] The glossary may prove useful to those who have business with the villagers. Small as Kashmir is, it is large enough to boast of two or three dialects, and there is a great difference between the language of Srinagar people and that of the agriculturists. » (p. 455) — « In the villages real Kāśmirī is spoken. » (*ibid.*, n. 1).

<sup>20</sup> G. A. Grierson, *A Dictionary of Kāśmirī*, Calcutta 1916-32, incomplet en Suisse, n'a pu être consulté efficacement.

Or, non seulement la différence de sens entre véd. \**īpa-* 'courant' et ks. *yūp*<sup>21</sup> 'inondation' n'interdit pas un rapprochement (cf. angl. *flood*), mais des règles de correspondance connues montrent que ces deux mots doivent être parents:

a) Selon l'une de celles-ci, ks. *yū* précédant une syllabe en *u* ou en *u-mātrā* (<sup>u</sup>)<sup>21</sup> répond à védique ou sancrit *ī*. Exemples:

*nyūl*<sup>u</sup> 'bleu, vert'<sup>22</sup> : véd. *nīla*  
*myūth*<sup>u</sup> 'doux, agréable'<sup>23</sup> : véd. (K) *mīdam* 'doucement'  
*myūl*<sup>u</sup> 'union, uni'<sup>24</sup> : sk. *mīlati*

b) Cette *u-mātrā*, désinence du nominatif singulier, remonte au suffixe *-ika-* (*-ikah* > *iō* > *iu* > <sup>u</sup>), comme il appert de la persistance de *i* à d'autres désinences: dat. sg. *-is*, abl. sg. *-i*<sup>25</sup>. A défaut de l'attestation d'un mot indépendant \**īpika-*, le suffixe se retrouve dans *ānvīpika-*, *dvīpikā*, *prātīpika-*, mais des mots en *-aka-* existent également: *āntarīpaka-*, *pratīpaka-*, *samīpaka-*. Il n'est pas nécessaire, cependant, que tout mot en <sup>u</sup> (en l'espèce, *yūp*<sup>u</sup>) remonte à un mot en *-ikah*; il est permis de supposer que le type, une fois établi, s'est propagé analogiquement.

c) Enfin, en *kāsmīrī* comme dans la *paīsācī*, *-p-* intervocalique s'est maintenu<sup>26</sup> — contrairement à ce qui s'est passé dans l'*apabhramśa* et dans les *prākritis* proprement indiens<sup>27</sup>, où il s'est altéré ou a disparu<sup>28</sup> (pk. *āo* et *āu* 'eau': véd. *āpah*):

<sup>21</sup> Il s'agit d'une voyelle ultra-brève, généralement imperceptible aux oreilles des étrangers, surtout à Śrinagar, mais que les pandits disent entendre: Grierson, *On the Modern Indo-Aryan Vernaculars*, Suppl. to IA 60-62 (1931-33), p. 61. Lawrence (cf. supra, n. 19) a noté *yūp* (*ū = u*). — La voyelle *i* réapparaît normalement aux cas sans *u-mātrā*. Au datif singulier, dans le proverbe cité supra, n. 18, on attendrait donc *īpis*. *Yūpis* peut être une extension de la forme du nominatif, ou une notation fautive.

<sup>22</sup> *Ling. Survey of India* VIII 2 (1919), p. 263; *Lallā-Vakyani* (As. Soc. Monogr. 17), London 1920, str. 36, p. 56.

<sup>23</sup> Grierson, *Hatim's Tales*, London 1923, VI 11 (p. 498).

<sup>24</sup> *Lallā*, str. 36 et 1.

<sup>25</sup> *Lallā*, pp. 132, 137 sv.; *On the Mod. IAVs*, pp. 98, 113.

<sup>26</sup> R. Pischel, *Grammatik der Prakrit-Sprachen*, Strasbourg 1900, §§ 27, 190; Grierson, *ZDMG* 66 (1912), p. 80.

<sup>27</sup> Sur le caractère indépendant de la *paīsācī*, cf. Pischel, § 27; Grierson *LSI* VIII 2, p. 3-4.

<sup>28</sup> Pischel, §§ 186, 192, 199.

kś. *tāp-* 'chaleur', māhārāṣṭrī *pāva:* sk. *pratāpa-*; mhr. *āva:* véd. *ātāpá-*

kś. *rōp-* 'argent', mhr. *rūa:* véd. *rūpá-*

kś. *hapat-* 'ours', mhr. *sāva:* véd. *śvāpada-*

*Yūp<sup>u</sup>* s'ajoute donc à la modeste, mais précieuse liste des mots védiques qui ne se retrouvent, à date moderne, que dans les parlers du nord-ouest<sup>29</sup>. Mais \**īpa-* est une reconstruction. Quelle en est l'origine?

4. Il a été suggéré que le sens de *āp-* 'eau' était secondaire et qu'il s'agissait d'une racine \**Hép-/Hp-* ayant signifié 'couler'<sup>30</sup>. A la lumière de ceci, la forme \**īp-* avec son accent devient immédiatement claire, en même temps que, inversement, elle soutient et précise cette hypothèse. Il s'agit du redoublement caractéristique des verbes indiens de la 3<sup>e</sup> classe commençant par une voyelle: \**Hí-Hp-* (cf. *ájati: íjati* 'mettre en mouvement', *ṛṇóti: írte* 'id.', *ehá: íhate* 'désirer', *iṣṇáti: íṣate* 'se hâter', etc.)<sup>31</sup>; \**īpa-* en est un dérivé nominal.

La théorie de Delbrück sur le caractère itératif-intensif<sup>32</sup> de cette formation serait conforme au sens de 'inondation' si ce

<sup>29</sup> Grierson, JRAS 1904, p. 726 n. (*krkaváku-* 'coq'); LSI VIII 2 (1919), p. 8, n. 2 (*id.*); W. Schulze, *Sbb.* Berl. 1916, pp. 2-16 (*svásā* 'sœur', *tatáh* 'père', *nanā* 'mère'). On ne reprochera pas à *yūp<sup>u</sup>* d'être un « nursery-word », comme le faisait Sten Konow, ZDMG 64 (1910), p. 113, à l'égard des étymologies de Grierson.

<sup>30</sup> CFS 16 (1958-59), p. 19. La présence si fréquente de *āp-* dans l'hydronymie indo-européenne est en faveur de cette hypothèse. Parallèles: all. *fließen*: *Fluss*; lat. *fluere*: *flūmen*, *fluvius*; véd. *śisarti*: *sarit* et les noms de fleuves européens en *S-r*; véd. *śravati*: *śravát*, *śrótah*, v. irl. *srúaim*, thr. *Στρώμω*, lette *straume*, v. angl. *stream*, etc. Au contraire, l'emploi de 'eau' dans le sens de 'fleuve' paraît métaphorique (ou métonymique) et poétique.

<sup>31</sup> Si le verbe *pā-* 'boire' (< \*'couler': CFS 16, pp. 3-22) est formé sur la même racine (\**Hép-H<sub>3</sub>/Hp-éH<sub>3</sub>*: *ibid.* p. 19), le redoublement *pībati* (au lieu de \**ibati*) indiquerait que la laryngale initiale avait déjà disparu, ou qu'elle tombait par dissimilation avec la laryngale du suffixe (ce qui montrerait, soit dit en passant, que les deux laryngales étaient de même sorte: *H<sub>3</sub>*).

Les formes en *pīp-* et en *pāp-*, qu'il est difficile d'expliquer entièrement par des faits rythmiques, appartiennent peut-être au type du redoublement à deux consonnes: \**H<sub>3</sub>ri-Hp-*, \**H<sub>3</sub>pe-Hp-*, comme \**H<sub>3</sub>k<sup>w</sup>i-H<sub>3</sub>k<sup>w</sup>-* (gr. *ὀπιπεύω*, *παρθενοπιπᾶ*), \**H<sub>3</sub>k<sup>w</sup>e-H<sub>3</sub>k<sup>w</sup>-* (*ὄπωπα*).

<sup>32</sup> B. Delbrück, *Vgl. Synt.* 2 (1897), pp. 16-26; K. Brugmann, *Kurze Vgl. Gr.* (1904), § 664 b. En l'espèce, sens intensif plutôt qu'itératif: \**Hép-(ap-)* et \**Hí-Hp-(ip-)* ont pu se comporter comme all. *fließen* et *strömen*, *Fluss* et *Strom*.

dernier était hérité. Il est vrai que ce sens n'apparaît pas en védique, mais les deux mots peuvent provenir d'une même langue commune.

Pour autant que la différence de formation est reconnaissable, il est possible que *\*-Hp-*, par opposition à *\*-īpa-* 'courant', conserve mieux le sens verbal ('qui coule...'). Mais, sauf pour l'analyse inespérée de *pratīpa-*, rendue probable grâce à la convergence de divers indices, il sera vain, dans la plupart des cas, de vouloir décider si un composé en *-īp-* repose sur *\*-i + Hp-* ou sur *\*-i + īp-*. *Nīpa-* signifie-t-il étymologiquement 'qui coule profond' (*\*ni-Hp-*), ou 'dont le courant est profond' (*\*ni-īp-*)?

5. Le problème est indo-européen. Ainsi pour gr. Ἐὐρίπος, désignation de divers détroits resserrés et aux flots agités, qui peut remonter, comparativement, aussi haut que le védique (cf. myc. *E-wi-ri-po*)<sup>33</sup> et dont l'étymologie est incertaine, une coupe εὐρ-ῖπ paraîtrait vraisemblable. Si -ῖπ est une formation itérative-intensive, le sens s'accorderait bien avec celui de flots agités<sup>34</sup>. Quant au premier terme, on peut le tenir pour le thème 1 (*\*H<sub>1</sub>éu-r-*) d'une racine *\*H<sub>1</sub>éu-* 'couvrir, vêtir' (lat. *ex-uō*, *ind-uō*, etc.) et lui donner le sens de 'resserré'; le thème 2 (*\*H<sub>1</sub>w-ér-*) est bien attesté, directement (véd. *várate* 'retenir', lat. *op-eriō*, *ap-eriō*, o. *veru* 'porte', v.pr. *warto* 'id.', vha. *wuorī* 'digue', etc.) et par des dérivés (véd. *vr̥ṇōti* 'entourer, retenir', *Vṛtrá-* 'qui retient [les eaux]', etc.)<sup>35</sup>.

Enfin, la forme non-redoublée, au degré plein allongé, se retrouve dans av. *paityāpəm*, que l'on dit refait<sup>36</sup>. Cette réfection, si réfection il y a, conserve un archaïsme sémantique, car l'existence même de ce syntagme invite à traduire ici *-āpəm* par 'courant', qui est sans doute plus ancien que 'eau'.

30 janvier 1960.

<sup>33</sup> Sur une tablette de Pylos: M. Ventris & J. Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge 1956, pp. 145, 148, 186. Il s'agirait du détroit de Methoni (Μεθώνη), entre l'île de Sapienza et la côte de Messénie, plutôt que de celui entre l'île de Proti (Πρότιη) et la même côte.

<sup>34</sup> Et changeants, en ce qui concerne l'Europe, dont le courant se renverse plusieurs fois par jour.

<sup>35</sup> H. Frisk, *Griech. Etym. Wörterb.*, Heidelberg 1954, s.v., réédite la vieille étymologie εἰ + ῖπρῆ, rendue caduque par la graphie du mycénien, lequel, dans les mots dont le premier élément est comparable au préfixe gr. ε-, écrit toujours e-u- devant consonne.

<sup>36</sup> J. Duchesne-Guillemin, *Les composés de l'Avesta*, Liège 1936, p. 197.

LUIS J. PRIETO

## A PROPOS DE LA COMMUTATION

Dans notre article publié dans le vol. 53 du *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*<sup>1</sup> nous signalions en passant l'importance qu'a pour la commutation l'asymétrie que nous constatons entre les deux plans de la langue. L'objet du présent article est d'expliquer notre affirmation. La lecture des lignes qui suivront ne suppose cependant pas celle de l'article mentionné; seulement, nous y renvoyons une fois pour toutes pour toute discussion des faits qu'on y traite.

Le terme « commutation » a deux emplois principaux, d'ailleurs très apparentés. Pour Hjelmslev, la commutation est une « fonction », c'est-à-dire, un rapport, qui existe entre deux membres d'un paradigme lorsque le remplacement de l'un par l'autre correspond dans l'autre plan — le plan de l'expression ou le plan du contenu suivant le cas — à un remplacement analogue. Deux membres d'un paradigme entre lesquels il y a commutation sont des « invariantes »; sinon, ils sont des « variantes ». En ce qui concerne la nature du paradigme, il est important ici de retenir seulement que les membres d'un paradigme sont exclusifs les uns des autres ou, comme dit Hjelmslev, qu'il y a entre eux « fonction ou » (*either-or function*).

Considérons donc deux énoncés comme *Regarde le chien* et *Regarde le chat*. Le signifiant /rgard l ša/ du second résulte du remplacement dans le signifiant du premier, /rgard l šjē/, de /jē/ par /a/. On peut considérer que dans cette opération le remplacé

---

<sup>1</sup> « D'une asymétrie entre le plan de l'expression et le plan du contenu de la langue », fasc. 1, pp. 86-95.

et le remplaçant appartiennent à un même paradigme, puisqu'ils contiennent des éléments réciproquement exclusifs: par exemple, la voyelle finale d'un énoncé ne peut être à la fois « nasale » et « non nasale ». Ce remplacement dans le plan de l'expression provoque, sur le plan du contenu, un changement qui est aussi à considérer comme un remplacement d'un membre d'un paradigme par un autre, puisque le remplacé et le remplaçant sont réciproquement exclusifs: si, en effet, la chose à regarder est un chien, elle n'est pas un chat, et vice-versa. On conclura donc qu'entre /jě/ et /a/ il y a commutation, et qu'il s'agit là par conséquent de deux « invariantes ».

Si dans le signifiant /rgard l šjě/ on remplace /š/ par /m/, on obtient le signifiant de l'énoncé *Regarde le mien*, c'est-à-dire, /rgard l mjě/. On a toujours affaire à un remplacement qui peut être considéré comme le remplacement d'un membre d'un paradigme par un autre: /š/ et /m/ sont en effet réciproquement exclusifs, /š/ étant par exemple « chuintant », /m/ « bilabial ». Mais, à l'encontre de ce qui se passait tout à l'heure, de ce remplacement dans le plan de l'expression ne résulte pas, sur l'autre plan, un changement qui puisse être considéré comme le remplacement d'un membre d'un paradigme par un autre. En effet, à la suite du remplacement, dans le signifiant, de /š/ par /m/, il y a sur le plan du contenu remplacement de « (la chose à regarder est un) chien » par « (la chose à regarder est celle) de celui qui parle ». Or, le fait que la chose à regarder est un chien n'exclut pas qu'elle soit celle de celui qui parle, pas plus que le fait que la chose à regarder est celle de celui qui parle n'exclut qu'elle puisse être un chien. Le remplacé et le remplaçant n'étant donc pas réciproquement exclusifs, c'est-à-dire, n'y ayant pas entre eux de « fonction *ou* », ils ne sauraient être deux membres d'un même paradigme. Faut-il conclure qu'au moins dans le contexte /rgard l —jě/, /š/ et /m/ ne « commutent » pas et sont par conséquent des « variantes »? Nous ne le pensons pas, et il y a des raisons pour supposer que Hjelmslev ne le fait pas non plus. Si l'on s'en tient à ses définitions le problème qui se pose ne peut cependant être tranché. Notamment, il ne saurait être résolu en disant qu'il suffit que le remplacement d'un membre d'un paradigme par un autre, /š/ et /m/ dans notre cas, *puisse* dans certains contextes entraîner un remplacement analogue dans l'autre plan, pour qu'ils

soient à considérer toujours comme des « invariantes »<sup>2</sup>. Cette solution assimilerait notre cas à celui, par exemple, de /je/ et /wa/ dans le contexte /ž m as—/ (*je m'assieds, je m'assois*). Or, si l'on peut admettre que /je/ et /wa/ sont, même dans ce contexte, des « invariantes » phonologiques, en aucun cas /asje/ et /aswa/ ne sauraient être considérés comme des « invariantes » morphologiques, tandis que non seulement /š/ et /m/ sont des « invariantes » phonologiques, mais aussi /šjě/ et /mjě/ sont sans doute des « invariantes » morphologiques<sup>3</sup>.

D'autres linguistes considèrent la commutation non pas comme une « fonction », mais comme un procédé: dans l'acte de parole sont en rapport deux réalités concrètes, l'ensemble des sons concrets prononcés par le locuteur (ensemble de sons qu'on appellera « phonie » dans la suite) et le rapport social concret qui s'établit entre les interlocuteurs au moyen de la phonie (lequel sera appelé « sens »). Une partie seulement des caractéristiques de la phonie ou du sens comptent pour leur identité linguistique. Ces caractéristiques sont les « traits pertinents », et la commutation est le procédé qui doit permettre de les déterminer.

Or, de ce point de vue, un problème se pose, analogue à celui examiné ci-dessus et qui, comme nous verrons, tient en définitive aux mêmes faits. Supposons qu'on définisse comme un « trait pertinent » une caractéristique de la phonie dont le remplacement par une autre entraîne une modification dans le sens correspondant. Comme exemple pour lui appliquer cette définition on considérera un acte de parole dont la phonie est [rəgard lə šjě] et le sens un rapport social qu'on décrirait comme « injonction de X à Y pour l'inviter à regarder un chien déterminé qui se trouve être celui de X ». Si dans la phonie de cet acte de parole on remplace [jě] par [a], le sens doit nécessairement changer: en aucun cas, en effet, le sens mentionné ne saurait correspondre à la phonie [rəgard lə ša]. On

<sup>2</sup> Dans son rapport au Congrès d'Oslo, Hjelmslev dit que « deux membres d'un paradigme appartenant au plan de l'expression [...] sont dits *commutables* (ou *invariants*) si le remplacement de l'un de ces membres par l'autre peut entraîner un remplacement analogue dans le plan du contenu » (petites capitales de nous), *Proceedings*, p. 644.

<sup>3</sup> Pour ce qui fait qu'il y ait dans le plan de l'expression de la langue deux types de variantes, phonologiques et morphologiques, cf. BSL, vol. 50, fasc. 1, p. 137, note 2.

en concluerait donc, d'après la définition, que les caractéristiques de la phonie [rəgard lə šjē] qui la distinguent de [rəgard lə ša] constituent des traits pertinents, ce qui est sans doute vrai. Par contre, si l'on remplace dans la phonie de notre exemple [š] par [m], le sens ne doit pas nécessairement changer: rien n'empêche en effet que le sens « injonction de X à Y pour l'inviter à regarder un chien déterminé qui se trouve être celui de X » corresponde à la phonie [rəgard lə mjē]. S'en tenant donc à la définition, on devrait conclure qu'aucune des caractéristiques qui distinguent la phonie [rəgard lə šjē] de la phonie [rəgard lə mjē] ne constituent des traits pertinents. C'est-à-dire qu'on arrive à la même conclusion inacceptable où nous amenaient les définitions de Hjelmslev.

Evidemment, ce n'est pas au *sens*, mais au *signifié*, c'est-à-dire, à l'ensemble des traits pertinents du sens, qu'on doit se rapporter pour déterminer les traits pertinents de la phonie. Un trait pertinent de la phonie doit être une caractéristique de celle-ci dont le remplacement par une autre entraîne une modification dans le *signifié* correspondant, quel que soit le sort du sens à la suite de ce remplacement. Ainsi le sens de notre exemple: « injonction de X à Y pour l'inviter à regarder un chien déterminé qui se trouve être celui de X » ne doit pas nécessairement changer à la suite du remplacement de [š] par [m] dans la phonie correspondante. Mais, en tout cas, les caractéristiques de ce sens qui constituent des traits pertinents ne sont pas les mêmes lorsque la phonie correspondante est [rəgard lə šjē] et lorsqu'elle est [rəgard lə mjē], et, de ce fait, les caractéristiques de la phonie [rəgard lə šjē] qui la distinguent de la phonie [rəgard lə mjē] sont à considérer comme des traits pertinents. De même, les caractéristiques de la phonie [rəgard lə šjē] qui la distinguent de la phonie [rəgard lə ša] sont sans doute des traits pertinents. Mais non pas du fait que le sens change à la suite du remplacement de [jē] par [a], mais du fait que les traits pertinents du sens, quel que soit celui-ci, ne sont pas les mêmes lorsque la phonie correspondante est [rəgard lə šjē] et lorsqu'elle est [rəgard lə ša]. C'est, d'autre part, le fait que le remplacement de [je] par [wa] dans [žə m asje] ou celui de [R] par [r] dans [il l a peRdū] n'entraînent aucune modification dans le signifié, qui établit entre eux et les remplacements considérés auparavant une différence fondamentale.

Ce qui rend inexactes les définitions de Hjelmslev, c'est que les traits pertinents qui distinguent deux signifiés ne sont pas toujours réciproquement exclusifs, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas toujours entre eux de « fonction *ou* ». Or, c'est en dernière analyse ce même fait qui exige qu'on se rapporte au signifié et non pas au sens pour déterminer les traits pertinents de la phonie. Tant que deux signifiés se distinguent par des traits pertinents réciproquement exclusifs, leur différence se manifeste dans la réalité concrète qui les représente dans l'acte de parole, c'est-à-dire, dans le sens qui les « réalise ». En effet, les traits pertinents qui composent le signifié sont des caractéristiques qui se trouvent nécessairement dans le sens qui le « réalise » dans un acte de parole. Or, lorsque deux signifiés présentent des traits exclusifs, le sens qui « réalise » l'un doit nécessairement être différent du sens qui « réalise » l'autre. Par exemple, les signifiés des phonies [regard læ šjē] et [regard læ ša] différent par les traits « (la chose à regarder est un) chien »/« (la chose à regarder est un) chat ». Donc, dans le sens réalisant l'un la chose à regarder doit être un chien, dans le sens réalisant l'autre la chose à regarder doit être un chat. Puisque ces caractéristiques sont exclusives, c'est-à-dire, puisque si la chose à regarder est un chien elle n'est pas un chat et vice-versa, il est clair que le sens « réalisant » l'un des signifiés en question ne saurait « réaliser » l'autre. Au contraire, lorsque deux signifiés diffèrent par des traits pertinents non exclusifs, le même sens peut « réaliser » l'un et l'autre. Il peut par conséquent se produire une modification du signifié cependant que le sens reste inchangé, ce qui empêche de se rapporter à celui-ci pour déterminer les traits pertinents de la phonie. Les signifiés des phonies [regard læ šjē] et [regard læ mjē], par exemple, diffèrent par les traits « (la chose à regarder est un) chien »/« (la chose à regarder est celle) de celui qui parle ». Dans le sens « réalisant » l'un, donc, la chose à regarder doit être un chien, dans le sens « réalisant » l'autre la chose à regarder doit être celle de celui qui parle. Mais, comme on l'a déjà signalé, ces caractéristiques ne sont pas exclusives: le fait que la chose à regarder soit un chien n'exclut pas qu'elle soit celle de celui qui parle, de même que le fait que la chose à regarder soit celle de celui qui parle n'exclut pas qu'elle soit un chien. Ces caractéristiques peuvent donc apparaître toutes deux dans un même sens, lequel sert alors comme « réalisation » et du signifié

de la phonie [rəgard le šjē] et du signifié de la phonie [rəgard le mjē].

On pourrait peut-être penser que nous prêchons des convertis en disant que c'est en se rapportant au signifié qu'on doit déterminer les traits pertinents de la phonie, puisque c'est ce qu'on fait en général. Ce n'est pourtant qu'apparemment qu'il y a une coïncidence entre la pratique courante et nos conclusions. D'un certain point de vue, l'étude du plan du contenu se trouve actuellement dans une situation pareille à celle où se trouvait l'étude du plan de l'expression avant l'invention de la phonétique. A cette époque-là on n'avait pas pris conscience de la dualité « phonème abstrait/son concret ». Ce qu'on appelait « son » correspondait assez exactement à la première de ces entités, à cette différence près qu'on ne la concevait pas comme aujourd'hui en opposition à une entité concrète. De même, on n'a pas tout à fait réalisé de nos jours la dualité analogue « signifié abstrait/sens concret ». Le « signifié » auquel se rapportent les définitions courantes de trait phonique pertinent coïncide avec le « signifié » auquel nous considérons qu'il faut se rapporter, à cette différence près que nous le concevons en opposition au sens concret. Ainsi nos arguments tendent à montrer, non pas simplement qu'il faut se rapporter au signifié pour déterminer les traits pertinents de la phonie, mais que pour ce faire on ne peut pas se rapporter au sens. Ceci revient à dire que pour analyser du point de vue linguistique, au moyen de la commutation, la réalité concrète que constitue la phonie, il faut auparavant avoir soumis à une analyse analogue l'autre entité concrète de l'acte de parole, le sens. Puisque l'analyse linguistique du sens, c'est-à-dire, la détermination de ses traits pertinents se fait également au moyen de la commutation, si les conditions d'application de ce procédé au sens et à la phonie étaient les mêmes on se trouverait évidemment devant un cercle vicieux : pour déterminer les traits pertinents de la phonie il faudrait connaître les traits pertinents du sens et, pour déterminer ceux-ci, il faudrait connaître les traits pertinents de la phonie. Heureusement, il s'en faut de beaucoup que l'application de la commutation au sens se fasse dans les mêmes conditions qu'à la phonie. La définition de trait pertinent est en principe analogue et pour la phonie et pour le sens : ainsi on dira qu'une caractéristique du sens constitue un trait pertinent lorsque son remplacement par une

autre caractéristique entraîne une modification du « signifiant », c'est-à-dire, de ce qui est pertinent dans la phonie. Mais il se trouve qu'à l'encontre de ce qui se passe pour les signifiés, deux signifiants qui ne se composent pas des mêmes traits pertinents en présentent toujours qui sont réciproquement exclusifs. Il en résulte qu'en aucun cas une même phonie, un même ensemble de sons concrets, ne saurait « réaliser » deux signifiants différents. Par conséquent, tant que la phonie ne change pas à la suite du remplacement d'une caractéristique du sens par une autre, on peut être certain que le signifiant que cette phonie « réalise » reste lui aussi inchangé. Ceci permet de déterminer les traits pertinents du sens en se rapportant, non pas au *signifiant*, mais à la *phonie*, et indépendamment de toute analyse linguistique de celle-ci. Le cercle vicieux est ainsi évité. Reprenons, par exemple, l'acte de parole supposé ci-dessus, dont la phonie est [regard le šjê] et le sens « injonction de X à Y pour l'inviter à regarder un chien déterminé qui se trouve être celui de X ». Pour déterminer si une caractéristique du sens constitue ou non un trait pertinent, il suffit de constater que son remplacement par une autre entraîne ou non un changement dans la phonie en tant que réalité concrète. Ainsi la caractéristique « (la chose à regarder est un) chien » constitue un trait pertinent, puisque si on la remplace, par exemple, par « (la chose à regarder est un) chat », la phonie ne peut rester la même. Au contraire, la caractéristique « (la chose à regarder est celle) de celui qui parle » ne constitue pas un trait pertinent, puisque son remplacement par une autre n'entraîne pas de modification dans la phonie. On peut, par exemple, lui substituer la caractéristique « (la chose à regarder est celle) de celui qui écoute » : il en résulterait le sens « injonction de X à Y pour l'inviter à regarder un chien déterminé qui se trouve être celui de Y », sens qui peut parfaitement correspondre à la phonie [regard le šjê].

Les considérations qui précèdent auront montré, nous l'espérons, en sus des dangers de l'« isomorphisme » à outrance, la place centrale qui revient dans l'ensemble de la théorie de la langue à l'étude du plan du contenu. L'analyse linguistique de la phonie suppose comme préalable l'analyse linguistique du sens. Aussi l'objectivité que bien des linguistes considèrent avoir atteinte dans l'étude du plan de l'expression grâce à la commutation reste-t-elle en fait illusoire tant que les « significations intellectuelles des mots » continuent à

être « senties » et non pas objectivement déterminées au moyen de la commutation.

Puisqu'on parle de l'objectivité que la commutation confère ou peut conférer aux études linguistiques, il ne sera pas inutile, pour terminer, de mettre au clair d'où vient cette objectivité et quelles sont les conditions pour l'atteindre. Les entités linguistiques, comme les signifiés ou les phonèmes, sont des entités abstraites. Le sujet parlant « sent » ces entités abstraites, ce qui veut dire qu'il les manie, mais qu'il est incapable d'expliquer le processus d'abstraction qui a abouti à elles. La linguistique pourrait certes, comme elle le fait en partie jusqu'en nos jours, se fonder sur ce « sentiment » du sujet parlant. Mais alors, elles ne saurait avoir la prétention d'être une discipline objective. Pour conférer à la linguistique ce caractère il faut donner à ses entités un statut objectif, c'est-à-dire, il faut revenir aux faits concrets auxquels ces entités correspondent et refaire, cette fois-ci consciemment, le processus d'abstraction dont elles sont le résultat. Cela suppose que l'on a mis en lumière le point de vue particulier qui guide ce processus d'abstraction, ce qu'a fait Saussure dans le CLG: les entités linguistiques résultent de l'association du sens et de la phonie. La commutation n'est en fait que la mise en pratique de ces principes. En l'appliquant à la phonie et au sens, la linguistique étudie certains faits concrets d'un certain point de vue particulier, c'est-à-dire, fait de même que toute discipline scientifique et mérite ainsi elle aussi ce titre. Mais, pour que ceci soit tout à fait vrai, il faut partir effectivement des faits concrets. La phonologie le fait certes pour le plan de l'expression. Mais, à ce que nous savons, on n'est jamais revenu sur le sens, sur le rapport social qui s'établit hic et nunc entre les interlocuteurs, pour lui appliquer la commutation. Même les linguistes les plus familiarisés avec l'idée que c'est à partir des sons concrets, et au moyen de la commutation, qu'on doit établir les entités abstraites que sont les phonèmes, travaillent en général, lorsqu'il s'agit du plan du contenu, avec des entités « senties » qu'ils ne s'efforcent pas d'établir à partir de faits concrets. Ce qui a été dit à propos de la commutation dans la glossématique illustre bien les erreurs auxquelles peut conduire ce manque de contact avec la réalité concrète. La nature différente de ce qui se passe sur le plan du contenu, par exemple, lorsqu'on remplace /jê/ par /a/ dans /rgard l šjê/ et lorsqu'on y remplace

---

/š/ par /m/, n'aurait pu passer inaperçue si l'on avait effectivement considéré le sens concret et non pas des abstractions plus ou moins « senties ». Mais ce sur quoi nous voulons insister particulièrement c'est que, tant qu'on ne sera pas descendu, dans l'étude du plan du contenu, jusqu'aux faits concrets, les possibilités qu'offre la commutation de la rendre objective resteront inexploitées. On ne sera toujours pas sorti, en ce qui concerne cette étude, de l'époque pré-saussurienne. Et la nature de l'objet linguistique est telle, que ce n'est que provisoirement qu'on en sera sorti même en ce qui concerne l'étude de l'autre plan.

## COMPTES RENDUS

Diego CATALÁN MENÉNDEZ PIDAL, *La escuela lingüística española y su concepción del lenguaje*. Madrid, 1955, 169 pp.

Les vues exposées dans ce livre sont celles des disciples de M. R. Menéndez Pidal et l'influence des idées de Vossler et de M. von Wartburg y est visible. L'auteur repousse la distinction entre synchronie et diachronie: « toute étude synchronique d'une langue opère sur une abstraction très artificielle », car « la réalité nous offre, à chaque moment, une pluralité de normes en lutte, une conjonction de forces qui agissent en sens divers et dont la résultante, par la prédominance momentanée de telle ou telle force, est toujours en état de perpétuel changement » (p. 31 s.). En somme, il porte son attention sur la diversité des réalisations individuelles et sur les changements qui en résultent, sur la parole et la diachronie. C'est son droit, mais il est permis de penser que l'essentiel est tout de même le système qui permet la communication en dépit des divergences de réalisation.

L'exposé est clair, appuyé d'exemples tirés de l'espagnol, et se lit avec agrément.

A. Burger.

Eugenio COSERIU, *Forma y sustancia en los sonidos del lenguaje*. Montevideo, 1954, 77 pp.

—, *Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico*. Montevideo, 1958, 161 pp.

La position de M. Coseriu est très proche de celle de l'« école espagnole » de M. Catalan. Mais on trouvera dans ces deux essais une discussion approfondie des vues des principales écoles linguis-

tiques actuelles; l'auteur y fait preuve d'une large érudition, tant philosophique que linguistique.

M. Coseriu appelle *forme* toute substance organisée; par une série d'abstractions toujours plus poussées, il pose une hiérarchie de formes, à partir de la substance inorganisée (inconnaissable), jusqu'au *cénème* (forme pure). Le moment le plus important est celui de l'*alofón*, son matériel de la parole, qui est *forma con sustancia*, tandis qu'avec le phonème, on passe à l'abstrait, il est *forma de sustancia*.

Dans le secon dessin, l'auteur tente de surmonter l'antinomie *synchronie*: *diachronie* par le recours à l'histoire du langage: ce qui est donné dans la réalité historique, c'est un système en mouvement, une perpétuelle systématisation; le changement doit être réintégré à l'intérieur du système; nécessaire à son fonctionnement, il est création ou recréation ininterrompue de la langue.

On trouvera dans ces deux ouvrages des remarques utiles, ainsi les observations sur la distinction entre *norme* (sociale) et *système* (fonctionnel), *F. y S.*, p. 29 ss. ou sur les deux aspects de l'opposition *langue*: *parole*, équivalent d'une part à *virtuel*: *actuel* et de l'autre à *social*: *individuel*, *S.D. e H.*, p. 146. Mais il ne semble pas que M. Coseriu ait toujours parfaitement compris la pensée qu'il critique. Ainsi *S. D. e H.*, p. 145, il voit dans la conception saussurienne de la langue « una abstracción cosificada » et imagine que Saussure l'a héritée de Schleicher. On ne s'étonne pas trop, dès lors, qu'il trouve dans le *CLG* « une série d'intuitions lumineuses » jointe à « une série de contradictions » (*ib.*, p. 144). Une de ces contradictions serait (*ib.*, p. 147) « de repousser le diachronique dans le domaine de la parole », car la parole est synchronique. Seulement Saussure ne dit rien de pareil; ce qu'il attribue à la parole, c'est l'innovation et il est clair qu'il faut parler pour parler autrement qu'on a parlé jusque là.

A. Burger.

Harald WEINRICH, *Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte*. Münster, 1958, 282 pp. et 7 cartes.

Cet ouvrage est un nouvel essai de phonologie diachronique, essai très personnel, très suggestif, très systématique, qui s'appuie sur une connaissance approfondie des dialectes romans, surtout

italiens. L'auteur reprend les questions fondamentales de l'évolution phonétique des langues romanes qu'il tente d'éclairer surtout par la considération des variantes combinatoires et de leurs conséquences.

Si séduisantes que soient souvent les vues de M. Weinrich, elles appellent quelques réserves. Bien que l'auteur repousse l'idée d'un système linguistique commun à toute la Romania, il n'évite pas l'emploi de termes comme *gemeinromanisches* ou *vulgärlateinisch-romanisches Konsonantensystem*. Il faudrait choisir : ou partir directement du latin, et c'est ce qu'on n'a que trop fait jusqu'ici ; ou poser un système du roman commun en utilisant correctement la méthode comparative. En tout cas, de l'observation de l'état actuel des seuls parlars sardes, il est bien impossible de conclure au système sarde de l'époque impériale, comme le fait M. Weinrich (p. 15).

La seule unité dont veuille partir M. Weinrich, p. 8, est le groupe syntactique, d'une pause à l'autre. Dès lors, la consonne initiale n'aurait pas une position privilégiée et, précédée d'un mot terminé en voyelle, elle devrait évoluer comme une intervocalique. C'est confondre langue et parole. L'unité de langue est le signe, signe psychique et non « phonique » comme dit M. Weinrich (p. 1) ; la phonétique n'a prise que sur la réalisation du signifiant, et ce n'est là qu'une des données du problème. Pourquoi *tres canes* > *it. tre cani*, mais *illa scala* > *la scala*, ou encore *constare* > *costare*, mais *cum studio* > *con istudio*, sinon parce que la limite de mots est différente ? Les faits de phonétique syntactique étudiés aux ch. III et IV sont très instructifs, mais leur généralisation à toute la Romania impériale (sauf le roumain) est abusive.

Comme la plupart des phonologues diachronistes, M. Weinrich admet une certaine finalité de l'évolution phonétique (p. 7). Les exemples du ch. IX, illustrés de « triangles vocaliques » ne confirment pas cette idée. Par exemple l'explication du système vocalique du dialecte de Loreto Aprutino (p. 199 ss. ; à vrai dire, il ne s'agit que des accentuées) :

I système du latin vulgaire : *i e ε a q o u*.

II *ε* se réalise en *ie/e*, et *q* en *uo/q*.

III *ε* se réalise en *ō* ; *o* en *u* ; *u* en *ū*.

IV *ie* se réduit à *e* et *uo* à *o*.

Il n'y a pas accroissement de phonèmes, puisque [e/ɛ] et [o/ɔ] ne sont que des variantes combinatoires de /e/ et /o/; le système n'a pas changé, mais seulement la réalisation des phonèmes; la finalité aurait perdu son temps et sa peine.

Le dernier chapitre, sur la « loi des trois consonnes » en français est erroné. M. Weinrich y nie l'existence de groupes tels que *trw*, *pliw* qui pourtant sont courants: *trois*, *pluie*; quant à la réalisation de *rien*, à l'initiale absolue, en «[riɛ̃] oder geläufiger noch [rijɛ̃] », je ne la connais pas.

Ces réserves n'empêchent pas qu'on aura grand profit à lire ce livre très neuf, pourvu qu'on le fasse avec critique.

A. Burger.

Robert DE DARDEL, *Le parfait fort en roman commun*. Genève, 1958, 172 pp.

Ouvrage important plus encore peut-être par l'exemple de méthode qu'il offre que par la solution lumineuse qu'il donne d'un problème souvent traité et jamais résolu. En appliquant rigoureusement la méthode comparative aux faits romans, M. de Dardel a pu démontrer que le type d'opposition v. it. *potti* : *potesti*, *dissi* : *dicesti* a été créé en roman commun et en saisir le point de départ dans l'homonymie de la 3<sup>e</sup> p. sg. du type *bibit*, *occidit*, avec la 3<sup>e</sup> p. sg. de parfait correspondant, d'où la création de *bibuit*, *occisit*, en face de *bibisti*, *occidisti*, suffisamment caractérisés. Toute l'évolution des parfaits forts romans en est grandement éclairée.

A. Burger.

Alejandro CIORANESCU, *Diccionario Etimológico Rumano*. Madrid, fasc. 1, 1958, fasc. 2, 1959 (Biblioteca Filológica, Universidad de la Laguna.)

On saluera avec joie la parution de cet excellent ouvrage. L'auteur donne le sens ou les divers sens du mot, les formes dialectales, l'étymologie avec, si le mot est d'origine latine, les corres-

pondants romans, les dérivés et la bibliographie essentielle. La présentation est excellente aussi.

A. Burger.

J.-P. VINAY et J. DARBELNET, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Didier, Paris 1958, gr. 8°, 331 p.

Ce volume est le premier d'une Bibliothèque de stylistique comparée, que dirige A. Malblanc. Le sous-titre: *Méthode de traduction* en précise l'objet et le propos rigoureux: avant d'être un art, « la traduction est une discipline exacte, possédant ses techniques et ses problèmes particuliers » (p. 23. Cf. la conclusion, p. 267-269, où sont critiquées les réflexions d'André Gide). Destiné d'abord aux étudiants en langues vivantes et aux apprentis traducteurs, l'ouvrage est conçu comme un traité donnant des règles ou des conseils illustrés de force exemples. Mais on y envisage aussi la traduction comme une méthode de comparaison — plus exactement, de confrontation — entre deux langues, aux fins de dégager « des caractères qui resteraient invisibles au linguiste travaillant sur une seule langue » (p. 25); donc, dans une perspective qui rappelle la seconde partie de *Linguistique générale et linguistique française*. Aussi bien, les auteurs ont largement profité des ouvrages de Bally et s'y réfèrent volontiers (p. 32, 34, 59, 67, 75, 102, 124, 174, 199, 200, 201, 202, 245).

Le problème de la traduction est posé dans la préface (p. 17-22) à l'occasion des signaux routiers — cas assez particulier, on le reconnaît, mais aussi très frappant. L'introduction qui suit donne, avec le but et le plan du livre, des notions générales de linguistique et de stylistique; puis, annonçant les trois divisions de l'exposé, une théorie des diverses *unités de traduction*; enfin, un aperçu des procédés possibles, depuis l'emprunt et le calque jusqu'à l'adaptation. Les trois parties qui forment le corps de l'ouvrage correspondent à l'étude des mots et locutions, d'abord du point de vue des caractères sémantiques et des nuances stylistiques (*Le lexique*, p. 57-90), puis du point de vue des caractères grammaticaux, avec les « transpositions » que ceux-ci imposent souvent au traducteur (*L'agence-ment*, p. 81-156); vient enfin l'étude des procédés applicables dans

la traduction des textes de toute nature et de toute étendue (*Le message*, p. 157-269). En appendice, des indications complémentaires sur la documentation nécessaire au traducteur, la « nomenclature » (relevé des termes techniques d'un texte; mais cf. aussi Bally, *Traité*, § 114, fin) et le « découpage » du texte; des modèles de traduction (deux textes français, cinq textes anglais) accompagnés de notes, un index et une bibliographie.

Dans un ouvrage de ce genre, théorie et pratique voisinent constamment. La pratique — remarques sur les différences d'expression entre l'anglais et le français, conseils, exemples, textes traduits et annotés — n'appelle pas de commentaires: la compétence des auteurs est évidente. Mais l'importance qu'ils ont donnée à la justification théorique de leurs préceptes invite à examiner la solidité de la théorie.

A en juger par la bibliographie et les principales citations, ils ont puisé leurs notions de linguistique générale à des sources assez diverses: Saussure (en particulier p. 28-31: le signe linguistique, langue et parole)<sup>1</sup>, Bally, H. Frei (référence au *Livre des deux mille phrases*, p. 175). Mais la bibliographie fait aussi large place aux linguistes de l'École de Copenhague (Brøndal, Hjelmslev, Togeby) et aux Américains (Harris, Hockett, Osgood, Nida — ce dernier, cité p. 192 et 260). Le terme et la notion de *métalinguistique*, souvent utilisés, sont empruntés à G. L. Trager (p. 259); il s'agit de ce que Sechehaye, par opposition au *texte*, appelait simplement: le *contexte* (*La pensée et la langue*, J. Psych. 1953, p. 72 = CFS 4, 1944, p. 42). A noter, d'autre part, plusieurs citations du « psychologue » G. Galichet (p. 45, avec un éloge; 93, 94, 114). On ne saurait, bien sûr, reprocher à MM. Vinay et Darbelnet d'avoir eu, en matière de linguistique comme de stylistique ou de technique de la traduction,

<sup>1</sup> A. Malblanc écrit dans l'Avertissement (p. 2): « On sait que Charles Bally, explicitant la théorie linguistique de F. de Saussure, a créé l'étude de la stylistique française. MM. Vinay et Darbelnet ont appliqué l'esprit de l'école saussurienne aux problèmes de la traduction [...] ». Une fois de plus, il faut défendre l'originalité et l'indépendance de Bally, en rappelant ce qu'il dit lui-même de son *Traité de stylistique française*, au début de l'Avant-propos (vol. I, p. VII): « Cet ouvrage marque la continuation des recherches dont j'ai donné le résultat dans le *Précis de Stylistique* (Genève 1905), et, comme cette première esquisse, il est sorti tout entier de mon enseignement au Séminaire de français moderne de l'Université de Genève ». Cf. *Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques*, Genève [1913], p. 24.

le souci d'une information large et variée. Mais cette information paraît un peu superficielle: on a souvent l'impression qu'ils ont butiné, piquant ici ou là telle idée ou tel terme utile à leur propos, sans trop s'inquiéter de la cohérence de l'ensemble. Leur terminologie, à cet égard, est révélatrice: on y rencontre des termes empruntés à Saussure (*langue, parole, signifiant, signifié, valeur, syntagme*); à Bally (*stylistique comparée et stylistique interne, thème, propos*); à d'autres auteurs (*métalinguistique; marque*, employé par Galichet dans une acception insolite). Et d'autre part, toute une série de vocables dont les auteurs eux-mêmes voudraient faire des termes techniques ou quasi techniques — ainsi *éclairage, tonalité, modulation, chassé-croisé, charnière*, etc. Il eût peut-être mieux valu définir plus exactement les faits que de recourir à des désignations si floues: la *modulation*, par exemple, définie au § 37 comme « une variation dans le message, obtenue en changeant de point de vue, d'éclairage », apparaît dans les exemples (§§ 75-76) comme une différence dans la motivation (*fireman: pompier*, etc). Quand aux expressions de la terminologie linguistique, on se demande parfois si MM. Vinay et Darbelnet en connaissent bien le sens et l'usage; voici l'explication qu'ils donnent du mot *déictique*: « On l'emploie en stylistique comparée pour désigner la forme particulière d'actualisation qui relie un mot à un endroit précis du contexte ou de la situation (cf. Bally, *LGLF*, § 41, 60, 135, 358) » (p. 245). Le *Lexique* de Marouzeau, cité une fois (p. 252), aurait mérité d'être consulté plus souvent. On ne sera donc pas surpris que le *Glossaire des termes techniques*, mis en tête de l'ouvrage, ne réponde qu'imparfaitement aux exigences d'une terminologie précise et cohérente. Exemples: *signifiant* au lieu de *signifié* (sous DÉPOUILLEMENT); *métalinguistique*, non défini dans le Glossaire et utilisé sans référence (DIVERGENCE; DOCUMENTATION); *grammatical, lexical*, sans explication (GRAMMATICALISATION)<sup>2</sup>; *monèmes*, glosant « mots [...] dépouillés de leurs actualisateurs et réduits à leur valeur sémantique » (LANGUE); *syntagme*, opposé implicitement à *groupe syntaxique*, et donc pris comme synonyme de *composé*, ce qui est en contradiction avec la formule du § 141 (VIRTUEL). Sous le nom de

<sup>2</sup> C'est pourtant du point de vue de la traduction qu'on arriverait peut-être à donner un sens à ces deux termes mal définis.

PROSODIE, les auteurs réunissent la prosodie au sens phonologique et les faits de non-linéarité ou dystaxie (v. aussi p. 178-179); et leur définition du *Syntagme*: « Au sens saussurien, segment d'énoncé comprenant un ou plusieurs mots [...] » montre qu'ils n'ont pas bien lu et bien compris Saussure. Dans un ouvrage qui se veut scientifique, il n'est pas permis de traiter la terminologie avec cette légèreté.

Mais la stylistique est-elle bien une science linguistique, comme la phonologie ou la grammaire structurale? J'ai posé la question naguère (cf. CFS 11, 1953, p. 4), et la lecture du livre de MM. Vinay et Darbelnet m'affermait dans ma conclusion plutôt négative. Dans la mesure où on entend par stylistique autre chose que l'étude esthétique des styles, on est amené inévitablement à des vues qui intéressent au premier chef le traducteur. La stylistique est radicalement comparative: Bally, le champion de la « stylistique interne », en a conçu les principes en enseignant au Séminaire de français moderne la traduction de l'allemand en français et vice-versa. La confrontation de deux langues, entreprise de ce point de vue, ne conduit pas à une véritable étude des systèmes. J'y verrais volontiers, avec les auteurs de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, « une discipline auxiliaire de la linguistique » (p. 25).

R. Godel.

Ferdinand DE SAUSSURE, *Course in General Linguistics*. Translated from the French by Wade BASKIN. New York 1959, Philosophical Library, xvi-240 p., \$ 6.00.

This long-awaited translation answers a need. Of course, Saussure's conception of language is known in America, but principally through the criticisms and deformations of opponents as well as of sympathizers. Whereas some scholars, even in Europe, already consider him outpaced, it is significant to notice the following statement by the American translator: "the full implications of his teachings, for both static and evolutionary studies, have still to be elaborated." (p. xi). Baskin's work, a painstaking and intelligent enterprise, will contribute to that long-term task. Its

appearance is timely. To overconfident "descriptive linguists" it may reveal (1) what in their discoveries was already discovered half a century ago, (2) what has to be re-thought, (3) what is still immature and fragmentary. For example, they will not find in it the sacrosanct « levels » (phonemics, morphemics, morphophonemics, syntax).

In the matter of terminology, Baskin's principal innovation is the rendering of *langue* and *parole* by the new pair *language* and *speaking* instead of *language* and *speech*. The latter term, with the connotation 'human speech', has been reserved for Saussure's *langage*. The translator has not only translated, but has provided many passages with footnotes, adding American analogues to Saussure's examples. For a second edition, he will be able to profit by Godel's *Sources manuscrites*<sup>1</sup> in order to better and complete his Introduction and to incorporate several emendations and new interpretations of the original text.

*Henri Frei.*

---

<sup>1</sup> Robert Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz, 1957.

## TABLE DES MATIÈRES

### *Documents*

1. Inventaire des manuscrits de F. de Saussure remis à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève . . . . . 5
2. Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études . . . . . 12

### *Articles*

- R. DE DARDEL: Le genre des substantifs abstraits en *-or* dans les langues romanes et en roman commun. . . . . 29
- HENRI FREI: Véda et Cachemire. . . . . 47
- LUIS J. PRIETO: A propos de la commutation . . . . . 55
- Comptes rendus* . . . . . 65

MICHEL BURGER  
RECHERCHES  
SUR LA  
STRUCTURE ET L'ORIGINE  
DES VERS ROMANS

In-8°, 188 pages, broché . . . . . Fr. s. 16.—

\* \* \*

ROBERT DE DARDEL  
LE PARFAIT FORT  
EN  
ROMAN COMMUN

In-8°, 172 pages, broché . . . . . Fr. s. 16.—

\* \* \*

JEAN RUDHARDT  
NOTIONS FONDAMENTALES  
DE LA  
PENSÉE RELIGIEUSE ET ACTES  
CONSTITUTIFS DU CULTE  
DANS LA GRÈCE CLASSIQUE

In-4°, XII-344 pages, broché . . . . . Fr. s. 36.—

LIBRAIRIE E. DROZ  
8, rue Verdaine  
GENÈVE

ROBERT GODEL  
Professeur à l'Université de Genève

LES SOURCES MANUSCRITES  
DU  
COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE  
DE  
FERDINAND DE SAUSSURE

In-8°, 284 pages, broché . . . . . Fr. s. 24.—

\* \* \*

GÉRARD MOIGNET

LES SIGNES DE L'EXCEPTION  
DANS L'HISTOIRE DU FRANÇAIS

In-8°, 248 pages, broché . . . . . Fr. s. 20.—

\* \* \*

FERDINAND DE SAUSSURE

RECUEIL DES PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES

In-8°, 642 pages, broché . . . . . Fr. s. 40.—

LIBRAIRIE E. DROZ  
8, rue Verdaine  
GENÈVE